

LE CHATEAU DE CROÏAT.

UN MARIAGE

POUR L'AUTRE MONDE,

PAR MICHEL MASSON.

3 vol. in-8.

Aucun Ouvrage de M. Michel Masson, ne rappelle d'une manière plus frappante *Thadeus le ressuscité* que celui que nous venons de publier : même puissance, même entraînement, même éclat littéraire ; on peut donc sans hésiter lui prédire le même succès qu'à son aîné.

C'est une expiation si terrible que celle qui pèse sur la vieillesse de *Jacques Fauvel,* ce juge inflexible des conjurés bretons, que l'on ne peut refuser sa pitié à l'immense infortune de ce pourvoyeur du billot royal ; et au milieu de ces scènes tragiques, les yeux ont pour se reposer la touchante et gracieuse image de Mauricette, toujours pure à travers la corruption sociale du XVIII[e] siècle, comme une perle perdue dans la fange.

ROSAS,

(Roman Historique),

PAR ALFRED VILLENEUVE,

2 vol. in-8.

Est-il un nom qui résume d'une manière plus terrible l'ardente férocité du sauvage et le machiavélisme sanguinaire du tyran que celui de ce *Guacho* couronné, pris par M. Villeneuve pour sujet de son livre? Les terribles péripéties que promet un tel nom le jeune écrivain a su les enchaîner dans un drame d'autant plus saisissant que l'âme du tyran s'y reflète sans cesse dans les amours désordonnées de sa fille, la belle et gracieuse Manuella, comme l'éclat du poignard dans l'œil de la vipère dorée de ces plaines sauvages.

Impr. de E. Dépée, à Sceaux (Seine).

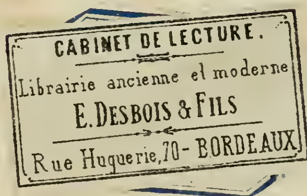
LE CHATEAU

DE CROÏAT

PAR

PAUL FÉVAL.

II



PARIS,
PAUL PERMAIN ET Cie, ÉDITEURS,
7, RUE MAZARINE, A L'ENTRESOL.

1848

L'ÉCHARPE BLANCHE.

IX

Charles sortit du cabinet de Moustier, la tête en feu et le désespoir dans le cœur.

Il n'était pas de ceux qui s'élèvent d'abord avec indignation contre la honte

proposée, pour capituler ensuite ou revenir sur un premier refus.

Il ne se repentait pas ; seulement, en songeant à la fille de Moustier, à son amour qu'il savait partagé maintenant, il maudissait le sort qui, par un jeu cruel, semblait lui présenter d'une main le bonheur pour le lui arracher de l'autre.

Il parcourait tristement les allées du jardin, cherchant Anne pour lui faire ses adieux, lorsqu'il s'entendit appeler par son nom.

Il leva les yeux et ne vit personne aux fenêtres du château.

Mais on l'appela une seconde fois, et il reconnut la voix cassée de Thérèse.

La vieille femme, qui avait toujours vu en lui non pas l'enfant élevé par compassion, mais le fils et l'héritier de ses anciens maîtres, lui témoignait, en toute occasion, une tendresse que la force des souvenirs changeait parfois en respect.

Charles était pour elle un enfant ; car, ne comptant plus depuis longtemps les années, elle ne s'était point aperçue qu'il

était devenu un homme,—mais un enfant dont elle était la servante née.

Depuis le matin de ce jour, elle était tourmentée du désir de le voir. Les émotions de la nuit avaient trop rudement secoué son vieux corps, elle se sentait mourir; et, avant d'aller rendre compte à Dieu de sa longue vie, elle voulait, en dévoilant à Charles le secret de sa naissance, sinon réparer la faute, éviter du moins de nouveaux malheurs.

Charles, de son côté, avait besoin de confier ses chagrins à quelqu'un.

Il répondit aussitôt à l'appel de Thérèse ; mais, tandis qu'il montait l'escalier de la tour, la vieille avait senti sa résolution faiblir. — Elle avait pensé à Moustier.

Que deviendrait-elle, s'il apprenait jamais qu'elle eût désobéi à ses ordres ?

Elle voulait mourir en paix.

A l'aspect du jeune homme qui entrait, elle demeura indécise et embarrassée, mais la physionomie consternée du pauvre Charles lui fournit un facile

prétexte pour entamer décemment l'entretien.

— Sainte Vierge ! mon petit Charles ! dit-elle, — t'est-il arrivé malheur ?

Charles, impatient de décharger son cœur, lui raconta tout d'un trait son amour pour Anne et les propositions dégradantes de Moustier.

Pendant qu'il contait la scène du cabinet, la vieille l'interrompit plusieurs fois par des exclamations de colère et de surprise.

Ce fut au point que Charles, étonné de cette chaleur d'indignation, s'interrompit lui-même en disant :

— Après tout, il a raison de souhaiter la capture de cet homme, dame Thérèse.

— Il a raison ! s'écria celle-ci avec une colère croissante ; — tu dis qu'il a raison, toi !... toi, mon petit Charles !...

— C'est un ancien noble déguisé.

— Il t'a dit cela ?

— Oui...

— Un noble... Et tu détestes les nobles, toi, pauvre enfant!... C'est lui qui t'a soufflé cela!... Il t'a dit : C'est un noble!... Oh! je reconnais bien là Baptiste Moustier; la vérité trompe comme le mensonge.

— Après? continua-t-elle avec agitation, tu as refusé, n'est-ce pas?

— J'ai refusé.

— Noble enfant!... C'est bien, cela, mon petit Charles! le bon Dieu te récompensera... Après?

Charles hésita quelques secondes.

— Après, dit-il enfin avec effort, dame Thérèse... il m'a chassé !

— Chassé ! dit Thérèse à voix basse.

Et, pour la première fois depuis des années, son vieux sang retrouva le chemin de sa joue ; son œil brilla comme au temps de sa jeunesse.

— Chassé ! répéta-t-elle avec force. — Vous, mon jeune maître ! on vous a chassé de Croïat !... on vous a chassé parce que... Ah! l'abaissement d'abord...

puis la corruption jusqu'au parricide... ah !...

En parlant ainsi, la vieille s'était levée.

Charles, effrayé de ce transport, s'avança pour la soutenir, mais Thérèse étendit le bras vers lui et dit :

— Qui donc a le droit de vous chasser de Croïat, vous?

Le jeune homme la crut folle.

— Pauvre Thérèse! dit-il, calmez-vous.

— Me calmer! reprit la vieille femme, me calmer, quand l'héritier de nobles seigneurs!...

Elle s'arrêta, puis continua :

— Écoutez! — Dieu me punirait si je me taisais plus longtemps; Baptiste est un menteur, il vous a trompé sur votre naissance. Baptiste... ah! ne l'entends-je pas?

La vieille joignit ses mains tout-à-coup, et regarda la porte avec épouvante.

Cependant Charles était devenu tout oreilles.

La vieille avait prononcé ses dernières paroles avec trop de netteté pour qu'il pût croire encore au dérangement d'esprit.

Il attendait la suite de cette révélation ébauchée.

Mais ce qui restait de volonté dans le pauvre cerveau de Thérèse était plus vacillant que la flamme d'une lampe exposée au grand air.

Le cours de ses idées avait changé déjà : l'indignation se taisait, étouffée par la frayeur.

— Moustier !... vous parlez de Moustier ? dit Charles croyant venir en aide à sa mémoire.

— Sainte-Vierge ! je suis si vieille ! murmura Thérèse. — Ai-je parlé de Baptiste ?

— Vous m'avez dit qu'il m'avait trompé sur ma naissance.

— Je t'ai dit cela ?... pauvre petit Charles ?... je ne m'en souviens pas...

« Ah ! la vieillesse ! la vieillesse ! vois-tu, il ne faut pas toujours me croire...

Charles ne prit point le change.

La réserve soudaine de Thérèse donnant une grande apparence de vérité aux paroles qui lui étaient échappées, il la pressa vivement d'achever : tout fut inutile.

— Adieu donc, Thérèse, dit enfin le jeune homme en se dirigeant vers la porte ; — avant de quitter Croïat pour toujours, j'aurais voulu...

— C'est vrai! murmura la vieille... chassé!...

— Écoute!... ajouta-t-elle en le rappelant.

Puis elle hésita encore.

Enfin, l'attirant brusquement vers elle, — si près que sa bouche touchait les cheveux de Charles, — elle murmura dans son oreille :

— Va voir le Mendiant... tu sauras le nom de ton père.

— Le Mendiant!... voulut s'écrier Charles.

— Chut!... fit Thérèse en regardant tout autour d'elle; — va, mon petit Charles, et demain, quand la pauvre vieille sera morte, ne maudis pas sa mémoire!

Le jeune homme insista vainement pour la faire s'expliquer davantage; il ne put rien obtenir.

Longtemps avant l'heure dite, il se promenait sur la lisière du bois de Plougaz, attendant le Mendiant avec impatience.

Celui-ci, confiant dans la parole de

Charles, ne voulut prendre aucune précaution.

Les trois Taschet, ses fidèles et dévoués serviteurs, mis au fait par les causeries des chouans, pressèrent en vain leur maître de se faire accompagner.

— Je vais trouver Charles de Croïat, répondit-il à leurs instances ; — à Dieu ne plaise qu'un soupçon puisse entrer dans mon cœur.

Il quitta seul le trou de la chapelle.

Au moment où le vent apportait jus-

qu'à Charles les neuf coups de la petite horloge du château, le Mendiant sortit du bois et s'avança vers lui.

Au même instant, les trois frères Taschet, qui n'avaient pas pu se résoudre à perdre de vue leur maître, s'arrêtaient sur la lisière et se cachaient dans le fourré.

— Monsieur, dit Charles avec vivacité, quel que soit l'objet de cette entrevue, permettez-moi de vous faire une question tout d'abord : Vous connaissez mon père ?

Le Mendiant regarda Charles avec étonnement,

— Répondez, Monsieur, je vous en supplie, continua ce dernier, — le nom que je porte était-il le sien ?

— Non, répliqua le chouan.

— Comment s'appelait-il ?

Le Mendiant hésita.

— Au nom de Dieu ! Monsieur, s'écria Charles en joignant les mains, — dites-moi le nom de mon père !...

— Jeune homme, dit le Mendiant d'une voix sonore, — un autre a commencé ma tâche, je le vois... déjà vous savez que le mensonge existe ; vous demandez la vérité, Dieu soit loué ! car nous sommes ici, vous pour l'entendre, moi pour la dire.

« Écoutez : l'histoire est longue....

Le Mendiant fut interrompu par un bruit lointain de pas sur la lande.

[illegible] Charles avec inquiétude ;
[illegible] le physionomie du jeune

homme exprimait seulement la curiosité la plus vive.

Il continua.

Ce qu'il put dire, le lecteur le connaît déjà, le Mendiant parla longtemps, mais il s'abstint d'abord de prononcer le nom du père de Charles.

Plusieurs fois, durant le cours de son récit, il s'arrêta croyant ouïr un bruit de bruyère froissée, comme si des hommes s'approchaient en rampant.

Mais Charles le rassurait toujours, de-

mandant la suite du récit et le nom de son père.

Le Mendiant venait de lui raconter la mort d'Alice et ouvrait la bouche pour prononcer enfin le nom tant désiré, lorsqu'un bras vigoureux le terrassa par derrière.

— Trahi!... par lui!... murmura-t-il avec angoisse.

Par un effort machinal, il se releva: mais vingt hommes armés l'entourèrent de toutes parts.

Charles avait disparu.

— Je remercie Dieu ! dit le comte en lui-même, — une seconde plus tard il aurait su le nom de son père... maintenant, jamais !

Cependant, le pauvre Charles, un bâillon à la bouche, était retenu par des paysans à quelques pas de lui.

Le comte s'apprêtait à suivre ceux qu'il croyait les complices de son fils, lorsque le cri de guerre des Chouans retentit de la lisière du bois.

Par un brusque mouvement, il déga-

gea son bras valide et de ses deux pistolets étendit morts les deux hommes qui le retenaient.

Au même instant les trois frères Taschet, renversant tout ce qui s'opposait à leur passage, arrivèrent jusqu'à lui.

Tous quatre étaient d'une force et d'une intrépidité peu ordinaire. Ils soutinrent pendant longtemps l'effort des vingt hommes de Moustier, mais, enfin, leurs bras faiblirent.

Le comte pouvait à peine parer les coups qui lui étaient portés.

— A l'écharpe blanche ! criait sans cesse Alain Lefeuvre, qui, comme tout bon général, pendant une bataille, jugeait prudemment des coups à l'écart.

Et ses hommes n'obéissaient que trop bien !

Une fois la première surprise passée, voyant le petit nombre de leurs ennemis, ils s'étaient rués sur eux avec furie. Les trois braves serviteurs ne pouvaient plus suffire à protéger leur maître.

Alors, Julien Taschet dit un mot à l'o-

reille de ses frères, et tandis que, par un dernier effort, ceux-ci repoussaient l'attaque, il arracha l'écharpe du comte et se la passa en bandoulière.

Ensuite prenant son fusil par le canon, il se précipita à corps perdu au milieu des assaillants.

— A l'écharpe blanche! criait en ce moment Lefeuvre.

Julien fut sur-le-champ entouré par toute la troupe, et tomba couvert de blessures.

Profitant de cette diversion, les deux autres Taschet entraînèrent le comte dans le bois.

Alain Lefeuvre, fier de sa victoire, fit placer le cadavre sur un brancard et l'emporta en triomphe au château.

Moustier l'attendait au dehors, sur le perron.

Il avait compté les minutes avec impatience et commençait à accuser son retard.

— Victoire! cria de loin Lefeuvre.

Nous l'avons, mais ce n'est pas sans peine !

— Vivant, j'espère ? demanda Moustier.

— Mort ! répondit l'adjoint.

Il faisait nuit noire, Moustier put laisser son visage s'épanouir en toute liberté, tandis qu'il murmurait d'un ton de reproche.

— Que diable ! monsieur Lefeuvre, je vous avais recommandé pourtant...

— Je suis coupable, interrompit l'adjoint.

« J'ai outrepassé la lettre de vos instructions, monsieur le Maire... mais, ajouta-t-il plus bas, j'en ai suivi l'esprit, monsieur Moustier.

Ce dernier lui serra la main.

Le cadavre du prétendu Mendiant fut placé dans la salle basse de Croïat.

Quand Lefeuvre et ses hommes se

furent retirés, Moustier ferma soigneusement les portes.

— Est-il bien mort! cette fois? se dit-il en s'approchant de sa victime.

Le visage du mort était voilé par son écharpe blanche, qu'on avait étendue sur lui en guise de linceul.

Moustier resta longtemps immobile.

Une terreur superstitieuse retenait son bras, mais enfin, faisant sur lui-même

un violent effort, il souleva le linceul et approcha la lampe,

— Malheur! s'écria-t-il, — ce n'est pas lui!...

L'INCENDIE.

X

Quelques heures après, Moustier était seul dans son cabinet.

Il venait de terminer ses préparatifs de départ, comptant se réfugier à Morlaix dès le lendemain.

Couché tout habillé sur son lit, pour être plus sûr de s'éveiller au petit jour, il essayait en vain de dormir.

Les évènements de sa vie se pressaient en foule dans sa mémoire, et toujours l'image de Georges de Croïat, tantôt couvert de blessures et renversé dans le sang, tantôt debout et brandissant une arme vengeresse, lui apportait remords ou terreur, et dominait tous ses souvenirs.

Il lui avait fait tant de mal !

Sa mère, sa femme, son fils !...

Ah ! ce château ne lui semblait plus un asile.

Pour qu'il se crut en sûreté, il eût fallu l'océan entre Croïat et lui.

La porte tourna doucement sur ses gonds, et Thérèse entra sans qu'il l'entendît.

Elle était encore plus faible et plus engourdie que la veille.

Pourtant elle se traîna jusqu'à Moustier, chancelant à chaque pas, et s'ap-

puyant à tous les meubles qui se trouvaient sur son passage.

Elle s'arrêta auprès du lit.

— Baptiste dit-elle avec effort, — nous allons mourir !

Le maître de Croïat tressaillit à cette voix qui était encore un souvenir.

Il ouvrit la bouche pour lancer à la vieille quelque brutale malédiction, mais à la vue de son visage cadavéreux, il s'arrêta.

— Nous allons mourir, répéta Thé-

rèse en se laissant tomber sur un siége, moi, parce que c'est la volonté de Dieu... vois! mes forces diminuent à chaque instant...

Elle disait vrai.

Chacune de ses paroles était coupée par un souffle pénible et haletant.

— Toi, continua-t-elle, parce qu'il le veut, Lui!

— Qui? demanda Moustier.

— Tu le sais bien!... pourquoi m'ar-

racher d'inutiles paroles, à moi dont les minutes sont comptées ?...

« Baptiste, je t'ai aimé ! je t'ai aimé jusqu'à commettre un crime pour toi... mais... j'ai tant pleuré !... Dieu me pardonnera j'espère.

« Toi, ne te repentiras-tu pas?

Moustier essaya de sourire.

— Quand je verrai la mort d'aussi près que toi, dit-il, ma pauvre Thérèse, je me repentirai... peut-être.

— Repens-toi donc ! car tu vas mourir !

Thérèse avait rassemblé toutes ses forces pour prononcer ces mots.

En même temps elle étendit son bras décharné vers la fenêtre.

Moustier suivit son geste, et il vit qu'une lueur rougeâtre éclairait les arbres du jardin.

— Le feu ! dit-il en se précipitant vers la fenêtre pour appeler du secours.

Mais les flammes sortaient déjà par toutes les ouvertures du rez-de-chaussée.

Et, dans le jardin, de grandes ombres noires, immobiles, semblaient contempler l'incendie.

— Les chouans!... cria-t-il encore.

— Lui! dit Thérèse d'une voix creuse; Lui! ne reconnais-tu pas son œuvre et le doigt de Dieu?... repens-toi!

Moustier ne l'entendit pas.

Fou de terreur, il allait et venait au hasard.

Enfin, saisissant son fusil d'une main et son portefeuille de l'autre, il s'élança pour sortir.

Le Mendiant était debout sur le seuil.

Moustier recula jusqu'au milieu de la chambre.

Par un effort désespéré il voulut coucher en joue son ennemi, mais la main lui tremblait, il ne put saisir la détente.

Le Mendiant avait fermé la porte.

Ils étaient en présence.

Moustier, vaincu d'avance par le regard de son adversaire, laissa tomber son arme, et le Mendiant, bien qu'il ne put se servir que du bras gauche, le terrassa comme il eût fait d'un enfant.

Les flammes montaient déjà jusqu'aux fenêtres, et se jouant derrière les vitraux, éclairaient la scène d'une lueur sinistre, qui devenait plus éclatante de minute en minute.

Le Mendiant avait le pied sur la poitrine de Moustier.

Il gardait le silence.

Lorsque l'incendie se taisait, par intervalle, on entendait la voix mourante de la vieille Thérèse qui répétait machinalement :

— Repens-toi !... repens-toi !

— Je suis bien coupable... Georges!.. Georges! je t'ai fait bien du mal, disait Moustier suppliant ; — Monsieur le Comte !... Oh ! pardonnez-moi au nom de l'amitié de notre jeunesse.

Le Mendiant souriait avec mépris.

— Oh ! cette fumée... râla Moustier en

se tordant; le poids de ton corps... j'étouffe... Georges... pitié!

Une fumée noire, épaisse, envahissait la salle, en effet.

La vieille, suffoquée la première, rendit l'âme en criant :

— Repens-toi !

Le Mendiant semblait seul respirer à l'aise.

— Écoute ! dit Moustier, je te rendrai

ton fils !.. tu as un fils, Georges... au nom de ton fils, pitié !

Un tremblement de colère agita la voix du Mendiant, lorsqu'il répondit enfin :

— Mon fils ! tu oses parler de mon fils ! misérable !... je t'aurais padonné tout le reste, — mais tu as fait de mon fils un traître et un menteur.

Et son talon pressa convulsivement l'estomac de Moustier qui poussa un cri d'angoisse.

— Mon fils ! dis-tu, continua le Mendiant d'une voix forte ; —tu mens! je n'ai pas de fils ! non ; il n'y a plus de Croïat... périsse à la fois la noble demeure, son dernier maître et la cause infâme de tous mes malheurs!

Le mendiant se tut.

Puis le silence régna dans la salle, jusqu'à ce que le plancher s'abimât sous les efforts de l'incendie.

Au dehors les chouans s'agitaient et demandaient leur chef.

Les deux fidèles Taschet avaient planté des échelles contre le mur.

Au moment où ils atteignaient la fenêtre, ils purent voir le comte Georges de Croïat, debout, calme, les yeux au ciel et pressant du pied son adversaire, disparaître avec lui dans le gouffre.

De tous les habitants du château, Moustier et Thérèse périrent seuls victimes de l'incendie.

Anne, Charles et les domestiques avaient été mis en sûreté par les ordres dn Meudiant lui-même.

Du château des comtes de Croïat il ne resta plus que des ruines.

La dernière trahison de Moustier, mortelle pour lui, porta en même temps le coup fatal à la maison des Croïat.

Charles ne sut jamais le vrai nom de son père.

Anne et lui devinrent époux et quittèrent la Bretagne.

Leurs goûts étaient simples, ils durent être heureux.

Lors du soulèvement de la Grèce, parmi ceux qui s'embarquèrent à Toulon pour aller combattre le despostisme ottoman, un homme du nom de Charles Bernard quitta la France avec sa femme et deux enfants de neuf à dix ans.

Était-ce le fils de Georges de Croïat?.. nous le croyons sans pouvoir l'assurer.

Pour les deux frères Taschet, leur généreux dévouement n'ayant plus d'objet, ils revinrent dans la maison de leur père.

Ce sont maintenant deux honnêtes et

graves vieillards qui passent leur vie à regretter *le bon temps*.

Ils appellent ainsi les jours de misère et de fatigue qu'ils passèrent au service du dernier des Croïat.

Ils racontent volontiers la présente histoire à qui veut se donner la peine de l'entendre.

FIN DU CHATEAU DE CROÏAT.

LA LUTTE.

JOUTE BRETONNE.

Il y a de fiers coqs à Paimpol et encore à Lanmeur ; les garçons de Lesneven ont la tête dure et le bras robuste; les saulniers du bourg de Batz se battent comme il faut, et les bonnes gens d'Audierne, qui sont plus doux que des

agneaux, savent défoncer la plus ferme poitrine d'un seul coup de leur lourde caboche.

En somme, c'est un vaillant pays que la Bretagne.

On ne s'y peut point divertir sans casser quelque membre ou fêler quelque cervelle ; les coups sont l'assaisonnement obligé de toute fête, et plus il y a d'assommés, plus il y a d'heureux.

— Es-tu ben aise, notre homme ? demande la ménagère à son mari qui revient sur le tard d'un *pardon* des Côtes-

du-Nord ou d'une *assemblée* de la haute Bretagne.

— Ben aise itout! répond le paysan.

Et il montre avec un indicible plaisir son front meurtri, sa veste en lambeaux et ses grosses mains ensanglantées.

— Ben aise itout! répète-t-il. Ça n'a pas manqué, aussi vrai que je le dis! Jean-Marie a éborgné Josille... et le cidre chauffait : fallait voir!

La ménagere se sent venir l'eau à la bouche et regrette ; mais elle se console en songeant que l'an prochain,

son petit dernier marchera tout seul, elle prendra sa part de ces enviables joies.

C'est dans le fin fond du Morbihan qu'il faut aller pour trouver de ces lutteurs épiques qui se battent deux heures durant, comme on faisait aux jeux olympiens.

Nous savons là plus d'un gars à la rouge crinière qui ne laisserait point, à l'instar de Milon de Crotone, son poignet dans la fente d'un chêne.

Ce sont réellement des natures de fer.

Ils se montrent plus tenaces encore que hardis, et plus hardis que robustes : or, ils lancent à cinquante pas des barres massives que les forts de nos guinguettes parisiennes ne pourraient point seulement soulever.

Les gars du Morbihan ne sont pas fort beaux d'ordinaire : tête carrée sur un corps large et court, voilà le signalement de la plupart d'entre eux.

Mais quel ressort terrible dans ces membres trapus !

Quelle puissance dans ces longs bras

anguleux, renflés et comme entortillés dans un réseau de muscles en plein relief !

Voyez, voici deux champions qui se défient.

La foule fait cercle.

Le prix est une poule de grand âge qui a pondu l'œuf de sa vieillesse à la Saint-Michel.

La poule vaut quatre sous, ni plus ni moins : ces hommes vont faire des prodiges ; ils vont mourir sur place, si la

Providence n'amène M. le recteur (le curé), ou bien encore *Not'maire*.

Not'maire n'a point de qualité officielle.

Ce n'est pas, comme on pourrait le croire, le véritable maire, le maire actuel, mais bien celui qui tenait l'autorité municipale sous la Restauration.

C'est, en général, quelque vieux et respectable gentilhomme qui s'est mis à l'écart lorsqu'il a vu descendre, en juillet, le drapeau blanc du clocher de la paroisse.

Un autre l'a remplacé ; celui-là est Monsieur le maire, tandis que l'ancien reste toujours *not'maire.*

Monsieur le maire est invariablement un demi-monsieur qui a grand'peine à obtenir de ses administrés le respect convenable ; il rase et marie ; il vise le passeport du voyageur et met une pièce à ses souliers ; il inscrit la naissance d'un enfant et le délivre des douleurs de la dentition, à l'aide d'un spécifique unique, suivant qu'il est barbier, cordonnier ou apothicaire.

Malgré cela, ou peut-être à cause de cela, on ne peut s'habituer à le prendre au sérieux.

Monsieur le maire est un personnage bouffon dont chacun se moque, et *not'maire*, à son corps défendant, conserve toute l'autorité morale.

Mais nos champions se sont saisis.

Leurs bras, jetés en bandoulière sur l'épaule et sous l'aisselle, étreignent, tâtent, essaient.

Les deux poitrines se pressent, les quatre genoux s'emboîtent.

Courage, mes garçons ?

La poule vaut quatre sous, la gloire est sans prix, et trois paroisses vous contemplent !

Saint Jésus ! quel croc-en-jambes ! Pelo a enfoncé sa tête chevelue dans la poi-

trine d'Yvon, laquelle a résonné comme un tambour.

Yvon a fiché sa dure rotule au-dessus du genou de Pelo : un double effort a fait voler en lambeaux la grosse toile des chemises, ni plus ni moins que si c'eût été un diaphane chiffon de batiste.

Attention Pelo !

Courage Yvon ! à qui la poule ?

Qu'est-ce !

Yvon a rejeté en arrière son torse

herculéen et amené sur soi son adversaire.

Les pieds de Pelo quittent le sol ; ses bras mollissent ; ses reins perdent leur hardie cambrure.

Le souffle lui manque.

Ferme, Yvon !... le maladroit ! il a trop compté sur ses jarrets ; ses jarrets l'ont trahi.

Voici Pelo qui reprend avantage et pèse de tout son poids sur Yvon à demi renversé.

Courage, mès garçons !

Il faut vous dire que Saint-Mathieu-des-Garennes, en l'évêché de Vannes, est renommé pour ses lutteurs, comme Rennes pour son beurre, Cancale pour ses huîtres et Saint-Malo pour ses corsaires.

Or, Yvon et Pelo (Pierre) sont les deux coqs de Saint-Mathieu-des-Garennes, depuis que Bras-de-Cuir ne se bat plus.

Yvon a gagné des chollets à Redon et un mouton maigre à Rieux ; Pelo a mis sur le flanc quatre paroisses en lançant la barre un jour de Fête-Dieu.

Ils sont de force égale : Pelo a battu Yvon à la Pentecôte, mais Yvon l'avait vaincu à la Chandeleur.

Quant à Bras-de-Cuir, Mignon-Jésus ! en voilà un lutteur !

Vous iriez, je ne vous mens point, depuis le port Saint-Nicolas-sur-Vilaine jusqu'à la ville de Josselin sans trouver son pareil ; vous iriez jusqu'à Ploërmel et plus loin encore, car son pareil n'existe point.

Et, tenez, regardez-le.

Il est là dans la foule, suivant d'un œil distrait le combat.

C'est ce grand jeune homme à la taille élancée, au jarret académique, à la blonde chevelure qui tombe en gracieux anneaux sur ses épaules effacées.

Il est pâle ; un cercle bleu entoure son œil ; ses traits délicats et purs n'ont d'autre expression qu'une inaltérable douceur.

Ne vous y fiez point.

La colère met du feu dans cette pru-

nelle d'azur ; ses sourcils de vierge font peur quand ils se froncent ; ses bras déliés sont de bronze.

Bras-de-Cuir a nom René Kaër.

Il n'a pas encore vingt-et-un ans.

C'est cette année qu'il subira la conscription.

Son père est un chouan de 1815 ; son grand'père était un chouan de 1793.

Il y a dans sa maison, au-dessus du haut manteau de la cheminée, un fusil à

lourde batterie, qui a jeté bas bien des soldats de la République.

Maintenant, ce fusil se rouille, inutile, mais les gendarmes de Redon font des vœux sincères pour que René Kaër amène un bon numéro au tirage.

Pourquoi ! nous ne saurions trop le dire.

René est brave autant que fort ; la vie de soldat ne lui fait certes point frayeur ; — peut-être est-ce qu'il n'aime pas certaine cocarde : des goûts et des couleurs, il ne faut point, vous savez, disputer.

Mais les gendarmes de Redon ont tort de craindre.

René ne deviendra point réfractaire.

Il a grande confiance en *not'maire*, et *not'maire* lui fera comprendre qu'une cocarde imposée ne signifie rien.

Quoi qu'il en soit, voici pourquoi René ne se bat plus.

Il y a deux ans, René Kaër était le fiancé de Marie, une jolie fille, rieuse, franche, et portant sur son cou flexible, un peu bruni par le soleil, le plus gracieux visage de paysanne qu'on puisse voir.

René l'aimait; elle aimait René; leur avenir était rose comme l'horizon des grandes bruyères par un beau soir de printemps.

Le vieux Kaër avait dit :

— Viennent les fleurs du blé noir et nous vous marierons, enfants.

Aussi étaient-ils bien heureux.

Le soir, à la veillée, ils se plaçaient l'un près de l'autre ; le jour, ils se retrouvaient aux champs, et Marie avait toujours un doux sourire pour accueillir, de loin ou de près, son fiancé.

Mais René était si beau !

Les compagnes de Marie furent jalouses.

Suivant la tactique éternelle des jaloux, elles s'ingénièrent à déprécier le bonheur de leur rivale.

Le vieux Kaër était riche; il avait trente écus de rente au soleil : rien à dire de ce côté.

Elles cherchèrent ailleurs.

René n'avait point son pareil dans le bourg; il savait lire et passait pour être le favori de Monsieur le recteur : rien encore.

Elles cherchèrent.

En cherchant toujours, on trouve.

René, tout entier à son amour, ne se mêlait guère aux jeux des jeunes gens de son âge.

Il n'était jamais descendu sur l'aire pour disputer le prix de la lutte.

En un mot, il n'avait pas fait ses preuves.

En fallait-il davantage?

Nos jalouses chuchotèrent en souriant ironiquement.

A la veillée suivante, un mot passa de bouche en bouche.

Les filles jetèrent sur Marie un regard de dédain ; les gars haussèrent les épaules.

Ce mot, René n'y avait point pris garde, mais Marie l'avait entendu, et son frais visage était devenu pâle tout à coup.

À dater de ce jour, elle perdit sa gaîté.

La vanité, dans le cœur des jeu-

nes filles, est souvent plus forte que l'amour.

Quelques semaines après, on fêtait la Pâques au bourg de Saint-Mathieu-des-Garennes.

Monsieur le maire, afin de conquérir la popularité qui lui faisait défaut, avait donné un mouton pour prix de la lutte.

Ce mouton était gras, par extraordinaire, et splendidement enrubanné.

Aussi, était-on accouru de tous les environs.

L'église fut trop petite, et aussi le cimetière, pour contenir l'affluence des fidèles.

Après la messe, on se rendit sur l'aire où le mouton municipal était attaché, la pauvre bête, à un poteau tout pavoisé de guirlandes.

René se mit dans la foule des spectateurs avec Marie, qui était triste et ne voulait point dire la cause de sa tristesse.

Bientôt parurent les champions.

C'étaient Yvon, Pelo, et beaucoup

d'autres encore dont les noms ne nous importent point.

Yvon et Pelo prirent posture en face l'un de l'autre.

Mais, au moment où ils allaient *se crocher* (ce terme tout local est expressif, sinon français), il se fit parmi l'assistance un mouvement soudain, et cent voix prononcèrent ce mot :

— Le *Houlan!* *

En même temps, la foule s'ouvrit.

Un homme de stature gigantesque, à la physionomie épaisse et brutale, entra dans l'arène.

* On nomme ainsi, dans cette partie de la Bretagne, les ouvriers des canaux, mines et fortification.

Il mit bas sa veste, retroussa les manches de sa chemise et s'avança vers le mouton, qu'il tâta en connaisseur.

— Ça fera un fameux gigot, dit-il.

Puis il ajouta, en s'adressant aux deux champions.

— Ne vous fatiguez pas, mes filiots! C'est moi qui commence et qui finis. Ça sera plus tôt fait.

L'entrée de cet homme avait glacé la joie universelle.

L'anxiété se peignait sur tous les visages.

Le Houlan, qui n'était point connu sous un autre nom dans le pays, était, à juste titre, un sujet d'effroi pour tous.

Déserteur des travaux du canal qui dessèche les marais de l'ouest, il menait la vie de bandit, et tous les efforts de la gendarmerie, qui lui donnait incessamment la chasse, avaient été jusqu'alors impuissants.

Il semblait défier les recherches les plus actives, et, lors même qu'on eût pu le joindre, sa force extraordinaire rendait le résultat d'une lutte fort douteux.

Par bravade ou par suite de son irrésistible goût pour tous les exercices violents, le Houlan s'était montré plus

d'une fois au milieu des fêtes de village, disputant les prix et battant ses concurrents comme s'il n'eut point été sous le coup de la loi.

Après la bataille, il chargeait le prix sur ses robustes épaules et disparaissait.

Où allait-il ? nul ne le savait.

Yvon et Pelo avaient baissé la tête.

Ils avaient déjà éprouvé la terrible supériorité du Houlan.

Néanmoins ils ne reculèrent pas, et Pelo prit posture de l'air d'une victime résignée à son sort.

Avant de *crocher,* le Houlan parcourut des yeux la foule.

Son regard s'arrêta sur Marie, à laquelle il fit un signe de tête familier.

Marie tressaillit douloureusement.

Ensuite, le Houlan étreignit Pelo et le jeta, demi-mort, sur le sable.

Yvon s'avança.

Le Houlan fit encore un signe à Marie qui se prit à pleurer.

René la regarda, étonné.

— J'ai peur, dit la jeune fille.

René comprit à moitié.

Il tourna son regard calme vers le géant et répondit :

— Ne suis-je pas près de toi, Marie ?

— Hélas ! murmura la jeune fille, saurais-tu me défendre ?

La face de René devint livide, et son œil s'injecta de sang.

Il secoua brusquement sa longue chevelure et se redressa de toute sa hauteur.

— Me crois-tu donc un lâche! dit-il avec effort.

Marie ne répondit point.

A ce moment, le Houlan prit Yvon à bras-le-corps, le serra durant une seconde, puis lâcha prise.

Yvon tomba lourdement à la renverse.

— Il l'a tué! s'écrièrent quelques voix dans la foule.

— A un autre! dit le Houlan qui, de sa grosse main velue, envoya un baiser à Marie.

On savait que le bandit avait enlevé déjà plusieurs jeunes filles dans les bourgs environnants.

Marie eut si grande frayeur qu'elle s'évanouit dans les bras de René.

— A un autre ! répéta Houlan.

Personne ne se présenta.

Chacun craignait le sort d'Yvon et de Pelo qui gisaient encore sur le sable.

Alors le Houlan détacha les rubans qui retenaient le mouton au poteau et le chargea sur ses épaules.

— Laisse là le prix, mon homme, dit dans la foule une voix forte et sonore ; tu ne l'as pas encore gagné.

— Qui chante là ? demanda le Houlan en éclatant de rire.

René déposa Marie évanouie dans les bras du vieux Kaër et s'avança vivement vers l'arène.

C'était lui qui avait parlé.

D'un bond il franchit la corde.

Un murmure d'étonnement courut de bouche en bouche.

— Pauvre René! dirent les jeunes filles.

— Il est *toqué!* (fou) dirent les garçons.

Quant au Houlan, il déposa froidement le mouton et retroussa de nouveau les manches de sa chemise.

— Arrive, failli gars! cria-t-il.

René dépouilla lestement sa veste des dimanches, et se posa en face du géant, droit, ferme, et le corps légèrement incliné en arrière.

Un artiste eût voulu le dessiner ainsi,

et son dessin aurait pu passer pour une académie antique.

Les deux adversaires formaient plein contraste.

C'était d'un côté, la force brutale ; de l'autre, la souplesse vigoureuse, la grâce robuste, la vaillante beauté.

Il sembla en ce moment que les bonnes gens de Saint-Mathieu-des-Garennes vissent René pour la première fois.

Toutes les têtes se penchèrent avidement.

Marie elle-même, qui venait de reprendre ses sens, retint un cri de terreur, saisie qu'elle fut par une sorte d'admiration.

— Sainte Vierge ! soutenez-le ! murmura-t-elle.

— Courage, mon garçon ! cria le vieux Kaër.

Et l'assemblée entière répéta :

— Courage, mon gars René !

La lutte commença.

Le Houlan voulut d'abord la terminer d'un seul coup suivant son habitude, mais il dût reconnaître qu'il avait affaire à forte partie.

A son étreinte, René répondit par une étreinte pareille et si rude que le géant, hors d'haleine, sentit fléchir ses reins.

Il se rejeta en arrière et tâcha de soulever René; René se laissa soulever; mais quand le Houlan, achevant sa manœuvre, essaya de le terrasser, le jeune homme rebondit sur le sol et fit un brusque effort.

Ce fut le Houlan qui tomba.

Une immense acclamation accueillit ce résultat inattendu.

Le vieux Kaër pleurait de joie, et Marie, à genoux, disait :

— Merci, Sainte Vierge ! mon René est brave et fort.

Car ce mot que prononçaient tout bas les jeunes filles à la veillée, c'était le mot lâche, et c'était pour cela que les gars haussaient naguère les épaules en regardant René.

Le Houlan se releva lentement.

Il était pâle.

Une haine sanglante éclatait dans ses yeux.

— Tu as gagné ! dit-il en grinçant des dents, le prix est à toi.

— Ce n'est pas pour un prix que je me bats, moi, répondit René ; prends le mouton, — mais saint Jésus ! ne regarde plus Marie, qui est ma fiancée.

Le Houlan prit le mouton.

— Ah! dit-il d'une voix étrange, Marie est ta fiancée? Eh bien! mon gars, je te dis merci pour le gigot... et tu entendras parler de moi!

Le Houlan se retira sans regarder Marie; mais, quelque temps après, la jeune fille fut enlevée dans sa cabane.

Elle resta huit jours absente, puis on la revit au village, triste, changée, mourante.

Quand vinrent les fleurs du blé noir, le vieux Kaër ne maria point les deux enfants.

Marie était morte.

Le Houlan avait tenu sa promesse.

Voilà pourquoi René est bien triste, et pourquoi il ne se bat plus.

Il a fait serment de venger Marie, et bien que Monsieur le recteur lui prêche, comme c'est son devoir, le pardon des injures, René tentera de se venger.

Ce sera l'objet d'un autre récit, et ce récit expliquera le surnon de *Bras-de-Cuir*, sous lequel René est connu à dix lieues à la ronde.

Quant à Yvon et à Pelo, ils se sont remis de leur mésaventure, puisque nous les retrouvons aux prises sur l'aire de Saint-Mathieu-des-Garennes.

Pendant que nous avons conté l'histoire de René, la lutte s'est poursuivie, silencieuse, acharnée.

Les deux pauvres gars, haletants, privés de souffle, s'étreignent encore avec une persistance héroïque.

A qui la poule en définitive ?

La cloche sonne vêpres.

C'est la paix de Dieu.

La vieillesse de la poule sera respectée jusqu'à la fête prochaine.

Yvon et Pelo en seront pour leurs peines et leurs chemises déchirées ; — mais les ménagères sont là pour faire des reprises, et la gloire est sans prix : Yvon et Pelo ont ajouté un fleuron à leur

couronne ; on parlera d'eux aux veillées, et leur renom, qui s'étend sur une superficie de trois lieues carrées, empêchera leurs rivaux de dormir.

BRAS-DE-CUIR ET LE HOULAN.

IV

Nous avons dit que nous raconterions un drame morbihannais dont les personnages ont été déjà présentés au lecteur.

Nous revenons, en effet, à Saint-Ma-

thieu-des-Garennes, en l'évêché de Vannes, et nous retrouvons René Kaër, surnommé Bras-de-Cuir, ainsi que son adversaire, le sauvage *Outlaw*, connu sous le nom du Houlan.

René, comme nous l'avons dit, avait juré de venger Marie, sa fiancée.

Les Bretons sont de braves cœurs, mais ils tiennent d'ordinaire, plus religieusement qu'il n'est besoin, les serments de ce genre.

Le Houlan savait cela, et il se gardait de René aussi soigneusement que des gendarmes.

Ce n'était plus que par les nuits bien sombres, et à de longs intervalles, qu'il se hasardait à sortir de sa retraite.

Les villages environnants étaient presque tranquilles.

C'est à peine si le Houlan trouvait moyen encore de faire un mêchant coup par semaine, lui qui, autrefois, besognait tous les jours.

Chaque matin, René décrochait le vieux fusil suspendu au-dessus de la cheminée, et se mettait en campagne.

Il s'enfonçait dans les hauts ajoncs des landes, battait taillis et futaies comme s'il eût chassé une bête fauve ; mais il ne trouvait nulle part ce qu'il cherchait.

Le soir, il rentrait, la tète basse, l'œil sombre, et s'asseyait en silence à la table du vieux Kaër.

— Hé bien! enfant, demandait ce dernier, as-tu trouvé la piste?

— Rien!

Ce mot s'échappait péniblement à travers les dents serrées de René.

Dès qu'il l'avait prononcé, il gardait un obstiné silence, mangeait quelques bouchées et se retirait.

Son père avait beau lui verser le cidre le plus mousseux de sen cellier, et porter une noble santé que le vieux chouan n'oubliait jamais, René semblait mort à tout ; il vivait en une seule pensée.

Au loyal toast du vieillard, il soulevait son chapeau et approchait son écuelle pour trinquer, mais sa lèvre ne faisait que toucher le breuvage.

— Pardon, père, disait-il alors ; j'attriste les jours de votre vieillesse.

« Je voudrais sourire quand vous souriez ; je voudrais être heureux pour vous donner de la joie, mais il a tué Marie, père ; et Marie n'est pas encore vengée !...

— C'est pourtant vrai ! grommelait le vieillard.

« Le mauvais gars a tué la pauvre fille, et il court encore...

Cela était dit en manière de consolation et produisait, comme on peut le penser, un effet tout contraire.

René s'enfuyait en gémissant.

Quand il était parti, Kaër buvait les deux écuelles afin de ne rien perdre.

— C'est pourtant vrai ! répétait-il.

« Le malin drôle court encore...

« Ah ! si j'avais seulement mes jambes de quinze ans !

Un soir, comme René était plus triste encore que de coutume, Kaër lui dit :

— Écoute, garçon, tu fais un sot métier.

« Ce n'est pas le jour qu'on peut chasser sans limier.

« Je vois qu'il faut que je m'en mêle.

« Remets tes guêtres et partons !

René voulut demander des explications, mais le vieillard prit son bâton de houx et passa le seuil.

Il faisait nuit encore.

René suivit son père plutôt pour veiller sur lui que dans l'espoir de découvrir enfin son ennemi.

Le vieux Kaër enjambait les grosses pierres du chemin d'un pas lourd, mais ferme encore.

— Nous ne le trouverons peut-être pas comme cela, dès la première fois, disait-

il, mais j'en sais long sur les cachettes du pays.

« Puisque je m'en mêle, gare à lui !...

« Garçon, as-tu visité la butte de Vesme ?

— Non, père.

— C'est par là qu'il faut commencer.

« Du temps que nous nous battions pour le roi, — Kaër se découvrit, — je me suis caché au moulin de Vesme, et les bleus n'y ont vu que du feu.

— Allons au moulin de Vesme, dit René.

Il prit les devants et arma son fusil.

Une fois le but de l'excursion arrêté, le père et le fils commencèrent à marcher en silence et sans bruit.

Malgré l'obscurité profonde, René choisissait d'instinct, au milieu de l'inextricable écheveau de sentiers qui marbrent la lande, le sentier le plus court et le plus sûr.

La route avait beau se bifurquer à

chaque pas, se diviser à l'infini, tourner capricieusement et revenir sur elle-même comme font tous les sentiers perdus de bruyères de Bretagne, René allait toujours, sans dévier, sans hésiter, se retournant seulement de temps à autre pour jeter sur son père un regard de sollicitude.

— Avance! avance! disait le vieillard ; m'est avis que je flaire la piste.

« Saint-Jésus ! le brigand va voir beau jeu.

Il y a deux grandes lieues de Saint-

Mathieu-des-Garennes à la butte de Vesme, où est situé le moulin de ce nom.

Nos deux paysans traversèrent maints taillis et maintes plaines hérissées d'ajoncs épineux, ils sautèrent plus d'un fossé, franchirent plus d'un talus, et arrivèrent enfin.

La butte de Vesme est une éminence de forme conique dont la base s'entoure d'une ceinture de gigantesques châtaigniers.

Un taillis occupe la zone supérieure, et au sommet, se trouvent les ruines d'un moulin à vent hors d'usage, mais dont la tour est restée debout.

Tout autour de la butte, la lande jaune, aride et comme torréfiée par les rayons d'un lourd soleil, s'étend à perte de vue.

C'est un paysage singulièrement triste et désolé.

En ce lieu, la solitude pèse, le cœur du passant s'affaisse sous de mornes pensées.

Le voyageur dont les pieds brûlent jette son regard distrait sur la tour grise, étanche la sueur de son front sous l'ombre des arbres, et poursuit son chemin.

Rien n'est mélancolique comme un oasis de Bretagne, parce que, en deçà et

au-delà, de quelque côté qu'on se tourne, il y a la fatigue, l'ennui, l'ardent soleil et la perfide réverbération des landes.

Il était minuit environ ; c'est pourquoi nos aventuriers ne souffraient point du soleil.

Lorsqu'ils atteignirent le bas de la butte, la lune s'était levée et courait derrière de petits nuages noirs qu'elle bordait d'une frange blanche et diaphane.

Tantôt elle se montrait tout-à-coup,

inondant le paysage de lumière, tantôt, éclipsée par un flocon de vapeurs, elle rappelait à soi ses pâles rayons et rendait les alentours aux ténèbres victorieuses.

Le vieux Kaër et son fils s'enfoncèrent sous la futaie.

— Méfie-toi, garçon, dit le premier qui ralentit le pas et redoubla de précautions.

René l'imita.

En touchant la lisière du taillis, le vieux Kaër s'arrêta.

Il attendit patiemment que vînt une de ces fréquenter et courtes éclipses dont nous venons de parler, et, prenant son temps, il se jeta sur ses mains et avança de nouveau.

René l'imita encore.

Une trentaine de pas les séparait de la tour.

Ils marchaient, ou plutôt rampaient sans aucun bruit.

Le vieux Kaër baissait la tête à cha-

que pas, comme s'il eût consulté le sol.

— Il est là! murmura-t-il tout-à-coup en se couchant à plat ventre.

René tressaillit de haine et fit un mouvement pour bondir en avant, mais son père lui retint fortement le bras.

— Il est là, répéta-t-il; méfie-toi, garçon.

« S'il nous voit le premier, tu ne vengeras pas Marie.

Comme pour prouver son affirmation, le vieillard attira son fils et courba sa tête jusque sur le gazon où gisaient des débris de pain noir et quelques os à demi-rongés.

— Ce sera son dernier repas ! murmura René d'une voix sombre.

Puis il ajouta :

— Père, restez ici.

« Je dois entrer seul dans la tour... un contre un.

— C'est juste, garçon, dit tristement Kaër ; j'aurais pourtant voulu te donner un coup de main, mais ça ne se peut pas...

« Va, et que Dieu t'aide !

René recommença à ramper en se dirigeant vers le moulin, dont la porte était ouverte.

Il allait s'introduire dans les caves, lorsqu'il crut entendre un cri étouffé à l'endroit où il avait laissé son père.

Ce cri fut immédiatement suivi d'un gros éclat de rire.

René s'élança au dehors.

— Halte-là! mon mignon, dit la rude voix du Houlan.

« Si tu fais un pas de plus, je casse la tête de ton père.

La lune qui passait entre deux nuages, éclairait la scène.

René vit le Houlan, qui, un genou sur la poitrine de Kaër, lui appuyait un pistolet sur la tempe.

— Pitié! pitié! cria-t-il.

— Pitié! pitié! répéta le bandit en le contrefaisant, ça mérite réflexion, mon bellot... ne bouge pas!...

« Que venais-tu faire ici?

René ne répondit point.

— Tu venais me payer ta dette, comme un bon garçon, n'est-ce pas?

« Eh bien! je te tiens quitte, et nous allons faire un marché...

« Ne bouge pas!

Involontairement René s'était approché, mais il s'arrêta en voyant le bandit abaisser de nouveau son arme.

— Ne fais pas attention à moi, garçon, dit le vieillard suffoqué par le genou du Houlan.

— Que veux-tu de moi? demanda René à ce dernier.

— Je veux faire un marché...

« Promets-moi de me laisser tranquille, et je lâcherai le bonhomme.

—J'ai juré! murmura René qui courba la tête.

— Et Marie est morte! cria Kaër.

« Garçon ne promets pas!

— A la bonne heure! dit le bandit en ricanant.

« Alors, dites un bout de patenôtres, mon brave homme...

« Toi, ne bouge pas, ou je fais l'affaire.

— Demande-moi autre chose! cria René, dont la tête se perdait; demande-moi tout ce que tu voudras.

Le Houlan se gratta le front.

— Ça pourrait peut-être s'arranger tout de même, reprit-il.

« Tu as juré, c'est bien ; moi aussi : j'ai juré de garder ma peau le plus longtemps possible... si tu tiens à me pourchasser, promets-moi au moins de n'employer contre moi ni le fer ni le feu.

— Je le promets! s'écria René à la hâte.

— Jure-le!

— Je le jure.

— Alors, mon bellot, je te souhaite bonne chance...

« Quant à Marie, qui était une jolie fille, ma foi! je ne vois pas trop quand tu pourras la venger.

« Ça te regarde...

« Merci de votre visite, mes braves!

A ces mots, le Houlan lâcha Kaër et se jeta sous le taillis.

René ne songea pas à le poursuivre.

— Bon Jésus! grommela dolemment Kaër en se relevant.

« Comment faire à présent!...

« Ni fer, ni feu!...

« Comment faire?

— Je ne sais pas, répondit René, mais je le tuerai.

Ils revinrent à Saint-Mathieu-des-Garennes.

Ce fut à dater de ce jour que René revêtit, pour ne plus le quitter, l'arme défensive des joûteurs au fouet, ce qui le fit surnommer Bras-de-Cuir.

Il ne sortait jamais sans avoir roulé autour du corps un bon fouet de la Saint-Jean, qu'il avait tressé lui-même.

Ni fer, ni feu!... il lui restait la corde.

Plusieurs mois se passèrent.

René retourna bien souvent à la butte de Verme; il y retourna de jour et de

nuit, mais le Houlan avait sans doute élu domicile ailleurs.

René ne le trouva jamais.

Et pourtant il ne perdait point courage et cherchait toujours.

Le vieux Kaër, malgré son obstination bretonne, se lassait de cette persistance.

— Garçon, disait-il, tu as fait ce que tu as pu

« La pauvre fille, qui est maintenant

une sainte dans le ciel, a pardonné......

« Tâche d'oublier, garçon.

René qui obéissait toujours à son père, tâcha d'oublier ; mais il ne put.

Quelquefois, les soirs des dimanches, quand la foule avait déserté la place de l'église, il franchissait les murs du cimetière et s'agenouillait sur le gazon auprès d'une petite croix de bois qui portait le nom de Marie.

Les heures s'écoulaient : René restait à genoux ; il fallait la voix du vieillard pour l'arracher à ses larmes et ses souvenirs.

Or, malheur à l'homme qui met des larmes dans les yeux d'un Breton !

C'était par une chaude matinée d'automne, vers deux heures après midi, René, le fouet autour des reins et la fausse manche de cuir au bras, errait, suivant son habitude.

Sans le savoir, il atteignit la grand'-route de Redon, au-dessus du bourg des Bains, à cet endroit où la poussière bleuâtre annonce le voisinage des grandes carrières d'ardoise de Saint-Perreu.

Comme il poursuivait sa route au hasard, il entendit des pas de chevaux et se retourna.

C'étaient deux gendarmes.

A vingt pas de René ils s'arrêtèrent et

l'un d'eux, montant un sentier qui tournait autour d'une carrière abandonnée, prononça ces paroles :

— C'est là-bas qu'il se cache.

René tressaillit.

Son idée fixe s'éveilla violemment.

Lorsque les gendarmes s'engagèrent dans le sentier, il les suivit d'instinct.

Après bien des détours, les gendarmes arrivèrent au pied d'un piton calcaire, au sommet duquel dormait un chien qui

se leva sur ses quatre pattes et remplit l'air de ses aboiements.

Un coup de carabine fit dégringoler le chien au fond de la carrière.

Les gendarmes alors descendirent de cheval.

Mais à peine commençaient-ils à monter qu'un homme de forte taille se montra sur l'extrême pointe du roc ; les profils de son herculéenne stature se détachaient en noir sur l'azur laiteux du ciel.

Le haineux instinct de René ne l'avait point trompé :

Cet homme était le Houlan.

Les gendarmes et le Houlan mirent en joue presqu'au même instant, mais les gendarmes tremblaient, parce que la terrible renommée du bandit leur faisait peur.

Ils tirèrent en même temps : ce fut du bruit et de la fumée, voilà tout.

Lorsqu'à son tour le Houlan eut déchargé son fusil double, le chapeau de

l'un des adversaires roula au fond de l'abîme; l'autre lâcha sa carabine et poussa un cri de douleur.

Il avait le bras fracassé.

René regardait le combat et attendait.

Il ne vint point en aide aux gendarmes, parce que le paysan breton, à raison ou à tort, voit dans le gendarme son ennemi naturel.

Mais René avait un autre motif encore.

Le Houlan était à lui, tout à lui; il était jaloux de garder le Houlan à sa vengeance.

Lorsque les gendarmes remontèrent à cheval pour s'enfuir au galop, ce qui ne tarda guère, René détacha son fouet et se prit à monter la rampe.

— Encore toi! s'écria le Houlan qui riait de bon cœur en rechargeant son fusil; tu me forceras à t'envoyer rejoindre Marie... une jolie fille, ma foi!...

« Allons! décampe!

Les muscles du visage de René se

contractèrent, mais il continua de monter.

— Décampe! répéta le bandit; je ne suis pas patient, tu sais...

« Une! deux...

Il mit René en joue.

— Trois! cria-t-il ensuite.

Le coup partit.

René chancela, mais il continua de monter.

Le bandit grinça des dents et blasphéma.

Puis il ajusta de nouveau, longuement et avec soin.

Lorsque le coup retentit, René chancela encore, mais il n'était plus qu'à quelques pas du Houlan ; il continua de monter.

Le Houlan jeta son fusil avec rage et saisit son couteau.

— Donne ton âme à Dieu ! dit René d'une voix lente et grave.

Son fouet se déroula et coupa l'air en sifflant.

Habilement dirigée, la corde tourna

autour du cou du Houlan, qui perdit le souffle et devint pourpre.

La plate-forme où se trouvaient les deux adversaires était étroite et dominait un précipice sans fond.

Le Houlan, qui se sentait perdu, se mit à genoux.

— Donne ton âme à Dieu! dit encore René.

. . . .

. . . .

Le soir, quand René revint à la ferme, il était pâle et semblait avoir peine à se soutenir.

En entrant, il se laissa tomber sur une escabelle.

— Qu'as-tu, garçon? s'écria Kaër inquiet.

René fit effort pour parler ; il ne put que montrer son épaule et son bras.

Le vieux Kaër comprit.

Il arracha la veste de son fils et découvrit deux blessures, l'une au bras, l'autre à l'épaule.

Les deux coups du Houlan avaient porté.

— Cela devait arriver quelque jour !

grommela le vieillard en lavant les plaies; je m'y attendais...

« Heureusement, il en sera quitte pour garder le lit une quinzaine...

« Ah çà, garçon, ajouta-t-il tout haut; c'est *lui* qui t'a arrangé comme cela?

René fit un signe affirmatif.

— Et que lui as-tu fait, toi?

Un éclair de sauvage orgueil brilla sous la paupière de René, qui retrouva la parole pour dire :

— J'avals juré, père, et Marie est vengée !

LE BATON.

V

Ce ne fut point l'amour qui perdit Lion Brec, du bourg de Jévezé.

Cet infortuné dut tous ses malheurs à son faible pour le bâton et à sa tendresse immodérée pour le cidre doux.

Lion Brec n'était pas beau.

De graves historiens prétendent même qu'il était fort laid, mais il *moulinait* admirablement et broyait un caillou d'un seul coup de son bâton, ni plus ni moins que s'il se fût agi d'un morceau de sucre.

Dans ce dernier cas, néanmoins, nous sommes fondés à croire que Lion Brec eût broyé le morceau de sucre avec ses grandes dents blanches et non point avec son bâton, car le bon gars était plus gourmand qu'un canard.

Il était haut monté sur jambes, muni de longs bras et coiffé d'une perruque

rousse qu'un marchand de vulnéraire eût bien payée deux écus.

Cette perruque, laineuse et touffue, valait presque un armet de fin acier.

Lion Brec en était fier outre mesure, et il est douteux que Dalila, si rusée que la peigne l'histoire sainte, y eût mis impunément ses perfides ciseaux.

Lion, en effet, ne se piquait point de galanterie.

Le matin, il se levait et buvait deux pots de cidre, qu'il allait cuver dans quelque fossé de bas chemin : c'était son déjeuner.

A midi, il buvait trois pots de cidre et

cherchait querelle à ses connaissances : c'était son dîner.

Le soir, il buvait quatre pots de cidre et se battait, soit avec des hommes, soit avec des troncs d'arbres, quand les adversaires lui manquaient.

Pourvu qu'il frappât bel et bien, peu lui importait de frapper sur du bois.

Incontestablement, cette indifférence est la preuve d'un bon naturel.

Ces quatre derniers pots formaient son souper.

Quand il avait bien bu et qu'il s'était bien battu, Lion Brec reprenait tranquillement le chemin de son domicile.

Sur sa route, il se cassait ordinairement le cou, mais sa tête et les cailloux se connaissaient de longue main.

Il y avait d'ailleurs la fameuse perruque rousse, qui eût amorti le choc d'un bélier antique.

Le lendemain, Lion Brec recommençait.

Impossible de le nier : c'était un bon

vivant, sans souci, ne faisant de mal à personne, si ce n'est aux gens qu'il rencontrait sur sa route le matin, à midi ou bien encore le soir; à part cela, incapable de pincer la patte d'une mouche.

Il est certain que chacun a ses habitudes et que, quand on porte un bâton, c'est pour s'en servir.

Tout le monde, au reste, était libre de ne point prendre le même chemin que Lion Brec.

Aussi jouissait-il, au bourg de Jévezé, de l'estime universelle, et les trente-deux

cabaretiers qui désaltèrent les quatre cents âmes formant la population dudit bourg, gardent à sa mémoire une mélancolique estime.

Car Lion Brec est mort.

Il a vécu, ou plutôt il a bu.

C'est maintenant un personnage historique.

On peut parler de lui sans passion et sans crainte.

Son terrible bâton ne brise plus ni cailloux ni crânes,

Peut-être, profanation inconcevable! ce vaillant morceau de bois a-t-il servi à allumer le feu de quelque bonne femme; peut-être emmanche-t-il un balai; peut-être, devenu monture diabolique, porte-t-il, les nuits de novembre, une laîde sorcière au sabbat de la lande d'Évran.

Dans sa vieillesse, un bâton peut subir ces diverses ignominies. On en a vu ravalés par le sort jusqu'à l'infime position d'échalas.

Nous parlions tout à l'heure de Dalila : ce fut pour avoir, comme Samson, perdu

une partie de sa perruque rousse, que Lion Brec passa de vie à trépas, dans la trentième année de son âge, un vendredi, jour de malheur, à la foire de Bécherel.

La veille, Lion Brec avait regagné ses pénates sur le tard.

Pendant une bonne lieue de pays, il n'avait pas rencontré une seule créature vivante : son bàton lui démangeait les doigts.

Pour se remettre, il entra au cabaret et but deux pots de supplément.

Lorsqu'il sortit du cabaret, la nature entière se prit à danser et à tourner autour de lui d'une façon tout-à-fait inaccoutumée.

Lion Brec pensa que la nature se moquait de lui, et se fâcha très fort.

Il ordonna à la lune de rester tranquille, et menaça formellement les arbres de leur faire un mauvais parti s'ils ne voulaient point mettre un terme à cette ronde inconvenante et en dehors de toutes les habitudes pratiquées par leurs troncs paisibles depuis que Lion Brec existait.

La lune n'en valsa que plus fort, et les arbres lui tinrent compagnie.

Alors Lion Brec, qui ne pouvait atteindre la lune, se rua, le bâton à la main, sur le tronc le plus proche, et frappa jusqu'à perdre haleine.

Le tronc ne broncha pas.

— Faut croire qu'il est dur au mal, se dit Lion Brec.

Il jeta son bâton, ôta son chapeau, et fit la tête de bélier.

— Vrai, comme Dieu est Dieu! cria-t-il, en forme de sommation; si tu danses encore, je t'écrase!

Et comme l'arbre entêté valsait toujours, Lion Brec prit son élan et lança de son mieux sa grosse tête chevelue au milieu du tronc.

Le coup eût asssommé un bœuf.

Néanmoins, l'arbre ne parut point y prendre garde, et ce fut le malheureux Lion Brec qui tomba baigné dans son sang; certes, s'il n'eût point perdu sur-le-champ connaissance, ce résultat l'aurait étonné grandement.

Le lendemain matin, un frater trouva Lion Brec et son bâton, gisant côte à côte, au pied de l'arbre vainqueur.

Le frater tâta le crâne du gars, et, pour bassiner la plaie, il coupa la moitié de la fameuse perruque rousse.

Quelques heures après, Lion Brec était sur pied, s'acheminant vers la foire de Bécherel, en compagnie de son bâton.

Sur la route, il fut remarquablement sombre, et ne but guère qu'une chopine à chaque bouchon; aussi n'était-il pas beaucoup plus ivre qu'à l'ordinaire en arrivant à Bécherel.

— Oh! hé! mon fils, qu'as-tu fait de ta crinière? crièrent de loin les joyeux gars de la foire.

Lion Brec les regarda de travers et voulut passer son chemin, mais les gars

éclatèrent en rires moqueurs, en criant sur tous les tons :

— Pour sûr, les rats ont mangé la moitié de la perruque de Lion Brec.

— Une si belle toison !...

— Faut tout de même que les rats ne soient pas difficiles !

C'était jouer avec le feu.

Lion pâlit d'abord ; puis ses yeux s'allumèrent et un sourire d'allégresse sauvage entr'ouvrit ses lèvres hâlées.

— Qui veut manger le reste, cria-t-il d'une voix tonnante.

Les plaisants commencèrent peut-être à réfléchir ; il n'était plus temps.

Lion Brec avait levé son bâton et ouvert un redoutable moulinet.

— Mais mangez donc ! mangez donc ! faillis rats ! hurlait-il.

Et, à chaque mot, il assénait un coup de bâton.

Chaque coup de bâton brisait un membre ou fêlait une tête.

Les gars, étonnés par cette brusque et furieuse attaque, ne songeaient point à se défendre.

Lorsque cette idée leur vint enfin, il y avait déjà bien des blessés sur le carreau.

Cependant, dix à douze bâtons se levèrent pour résister au bâton de Lion Brec.

En entendant le bruit sec et cassant du bois contre le bois, ce bon garçon poussa un long rugissement de joie et redoubla ses coups.

On eût dit un batteur maniant le fléau dans l'aire.

— Mangez donc! mangez donc! répétait-il, sans plus savoir ce qu'il disait.

Il frappait, il frappait...

C'était un spectacle étrange que cet homme seul, fort de sa rage, et maîtrisant la foule.

Sa joie atteignait au délire, en même temps que sa fureur devenait folie.

Il frappait, haletant, baigné de sueur.

Sa poitrine rendait un râlement sourd; ses narines fumaient comme les naseaux d'un taureau.

Parfois, lorsque le cercle se faisait autour de lui, il répétait son machinal : « Mangez donc! » et s'élançait, infatigable, au plus fourré de la cohue.

Les gars tâchaient de leur mieux à le réduire, et lui rendaient coup pour coup, mais le bâton rebondissait, impuissant, sur la peau de Lion Brec.

Un seul endroit chez lui était vulnérable : c'était la partie de son crâne que le frater avait dépouillée de cheveux.

La blessure récente se montrait là saignante encore.

Les gars s'efforçaient de frapper ce but, mais Lion Brec le défendait d'instinct et faisait bon marché de tout le reste de sa personne.

On sait l'histoire de ce chevalier de Rhodes, Dieudonné de Gozon, qui dressa, suivant monsieur de Vertot, deux chiens de grande race à pousser droit au ventre d'un serpent de carton peint, afin d'y chercher leur nourriture.

Ce serpent de carton était la reproduction exacte et moulée sur nature d'un monstre fort cruel qui désolait l'île de Rhodes.

Le monstre n'avait sur tout son corps, cuirassé d'écailles, qu'une seule place

attaquable, au ventre, et justement à l'endroit du ventre, qui, chez le serpent de carton, s'ouvrait pour permettre aux chiens de Gozon de prendre leur pitance journalière.

Monsieur de Vertot a toujours passé pour un historien puissamment inventif.

Un beau jour, Gozon enfourcha son cheval, saisit sa lance et son épée, siffla ses deux chiens, et les mena promener du côté de l'île où le monstre faisait sa demeure.

Le monstre, justement, prenait ce

jour-là du loisir et s'ébaudissait au soleil.

Dès que les chiens l'aperçurent, comme monsieur de Vertot avait eu soin de ne leur point donner à déjeuner, ils s'élancèrent pleins d'appétit et mordirent à belles dents le ventre, croyant ouvrir la porte de leur buffet quotidien.

C'était ce qu'attendait monsieur de Vertot; grâce au stratagème de cet écrivain rusé, Dieudonné de Gozon n'eut plus qu'à enfoncer sa lance ou son épée dans la gueule du monstre éventré.

Ceci n'est point pour dire que les gars de Bécherel eussent autant d'imaginative que les chiens de monsieur de Vertot.

Néanmoins, suivant leurs moyens, ils employèrent une tactique pareille.

A mesure que Lion Brec s'échauffait, il parait moins pour frapper davantage.

Les gars s'évertuèrent à marteler constamment la partie de son crâne rasée par le frater.

La tactique réussit, mais lentement.

Lion Brec possédait le parangon des caboches.

Sa tête était un véritable pot de fer.

Il tomba enfin sur un monceau d'ennemis hors de combat.

Un instant ses yeux sanglants roulèrent dans leurs orbites convulsivement distendus.

Il leva une dernière fois son bâton qui s'échappa de sa main mourante, et rendit l'âme en râlant son cri de guerre :

— Mangez donc !

Les chroniqueurs du bourg de Jévesé s'accordent à dire que Lion Brec aurait tué, jusqu'au dernier, tous les gars de Bécherel et bien d'autres encore au besoin, s'il eût eu sa perruque rousse entière.

Aussi accusent-ils de la mort de ce recommandable garçon, le frater-tondeur, dont le nom n'est point venu jusqu'à nous.

De nos jours, ils n'y a plus en Bretagne d'aussi terribles champions que

Lion Brec, mais les *pardons* des Côtes-du-Nord et du Finistère se terminent encore parfois, à peu de chose près, comme la foire de Bécherel.

Nos paysans ont toujours la tête dure, au physique comme au moral, et ils avalent d'aussi bon cœur un coup de *pen-bas,* qu'un coup de cidre.

Le bâton est, pour eux, une arme sérieuse, arme de défense ou de duel.

Nous ne sachons pas qu'on s'en serve pour les joûtes de parade comme autrefois, à moins que cela n'ait lieu encore

dans quelque sauvage hameau de la Bretagne bretonnante, imcomparablement plus éloignée de Paris que les domaines héréditaires de Sa Majesté la reine Pomaré.

Jadis, il en était autrement, non seulement dans la Basse-Bretagne, mais aussi dans le pays rennais.

Les vieux paysans des bords de l'Ille se souviennent encore de Fifi Bodin, de Betton, qui venait tous les ans provoquer les forts des alentours sur la place des Lices, à Rennes.

Fifi, vers la fin du dernier siècle, accomplit des prouesses qu'une plume de poète pourrait seule raconter.

Une fois, il entreprit de combattre contre tout venant depuis le lever jusqu'au coucher du soleil, et il en vint à son honneur.

Le maniement du bâton est trop connu, même dans nos pays du centre, pour que nous en fassions la description.

La seule particularité qui puisse distinguer le bâton des paysans de Bretagne, c'est qu'il se termine ordinairement par un gros nœud formant massue.

Il est flexible.

L'extrémité qu'on tient à la main est mince et munie d'une petite courroie

qui sert au même usage que la chaîne d'acier à l'aide de laquelle les anciens chevaliers s'assuraient de ne jamais abandonner leur épée.

Souvent vous rencontrez, par les chemins solitaires de l'Ille-et-Vilaine, une honnête tournure de villageois à cheval.

La monture est petite ; le cavalier est grand et touche la terre du pied, à peu près comme les habiles à l'exercice du vélocipède.

Neuf fois sur dix, le paysan, coiffé du

monumental chapeau à la Basile, dort à l'ombre de ses vastes bords.

Le bidet trotte-menu, éperonné sans cesse par le gros bout du bâton qui lui caresse les jarrets, mais en trottant menu, il dort comme son maître et rêve les trop rares délices d'un demi-picotin d'avoine.

Rien de plus paisible que l'aspect de cette bête et de cet homme.

Un malfaiteur croirait qu'il n'y qu'à parler pour arrêter l'une et dévaliser l'autre.

Erreur profonde.

Si le larron s'avise de prononcer la phrase sacramentelle : la bourse ou la vie! notre paysan entr'ouvre paisiblement ses yeux chargés de sommeil et regarde l'ennemi d'un air sournois.

L'ennemi est seul ou en force.

S'il est seul :

— M'est avis, dit avec calme notre paysan, que vous feriez mieux de passer votre chemin, mon homme.

— Allons! dépêche! la bourse ou la vie.

— Mon Dieu donc! si c'est possible de faire des métiers comme ça!

A ces derniers mots, on ne sait trop comment le bâton souffle et décrit une demi-circonférence.

Le voleur pousse un cri, prend sa tête à deux mains et ne demande point son reste.

Quant au paysan, il reprend son somme en murmurant:

— Hue ! Peschard..... rrrrou ! mon bijou !

Si les voleurs sont en force, c'est Peschard qui aura le beau rôle.

Ce bidet si paisible, à l'allure débonnaire, portant humblement sa tête entre ses jambes, et fermant au soleil ses gros yeux chassieux, va devenir pour trois minutes, le roi des courreurs.

Le paysan prend l'aplomb sur sa selle et siffle en touchant du bout de son bâton l'oreille de Peschard.

Celui-ci connaît ce signal.

Il part, et les voleurs qui, le jugeant sur sa mine, ne pouvaient s'attendre tout au plus qu'à un trot cahoteux, demeurent ébahis à la même place, et le regardent filer comme un trait sur la lande.

Quand on est hors de portée, le paysan caresse le col humide de Peschard, et lui dit avec une tendre reconnaissance :

— Rrrrou, mon bijou !

Le danger est passé.

Peschard s'arrête et redevient bidet.

Heureux si son maître reconnaissant

réalise son rêve et lui accorde, au retour, en forme de haute-paie, le demi-picotin ardemment convoité.

Au besoin, et si, par fortune, Peschard ne trouvait point ses jambes au moment du péril, notre paysan ne serait pas tout-à-fait au dépourvu, même contre plusieurs.

Le bâton ne craint guère les couteaux; il peut jeter bas les pistolets et repousser l'assaut des épées.

Voici ce qui arriva vers la fin du dix-septième siècle !

Monsieur d'Acérac (Yves de Rieux) avait un vassal nommé Martin de l'Ousche, qui ne le quittait jamais.

Acérac était un fougueux partisan de l'indépendance bretonne, et certains même le soupçonnaient de vouloir placer sur sa propre tête la couronne ducale, à laquelle d'ailleurs, il n'était pas sans avoir quelques droits.

Un jour, au sortir du palais des États, Coëtogon, lieutenant du roi, voulut faire arrêter monsieur d'Acérac.

Dix soldats l'entourèrent et un cornette lui demanda son épée.

Yves de Rieux était un fier homme d'armes.

Il s'adossa au mur du palais et se défendit comme il faut, mais seul contre dix, il allait succomber, lorsque deux de

ses assaillants tombèrent assommés; après ceux-là deux autres tombèrent encore, puis deux autres, puis les quatre qui restaient.

Si bien que monsieur d'Acérac fut obligé de dire holà et de demander merci pour le cornette.

Quel renfort avait donc ainsi mis à mal les soldats du roi?

Ce n'était rien moins que Martin de l'Ousche, tout seul, armé de son bâton à gros bout.

Exécution faite, l'honnête vassal re-

garda autour de lui avec un air de regret, puis, il marcha devant son maître, qui traversa la ville sans encombre, et se retira dans son manoir.

Quand Martin de l'Ousche racontait ce fait, il avait soin d'ajouter avec modestie :

— C'est pas la peine d'en parler. Les gens de France se battent avec des *broches* à tricoter... Et puis ils n'étaient que dix.

LA GRENOUILLE.

XIII

Il y a des métayers qui se feraient arracher une dent pour une pleine écuelle de *noces* toutes chaudes, mais il y a d'autres métayers qui pensent et affirment que les *grous* sont de beaucoup préférables. Les *grous* ont leurs tenants, les *noces* ont leurs champions, ni plus ni

moins que Racine et M. Victor Hugo. Un homme qui aime les *noces* ne peut que mépriser un homme qui aime les *grous* C'est normal, c'est naturel. Il faut choisir entre *Athalie* et les *Burgraves*, entre le mâcon et le bordeaux. *Il faut choisir*, devise éternelle, féconde, sublime ! La neutralité, c'est l'apathie ou le mensonge. Voilà pourquoi les gens de Cesson, de Noyal et d'Acigné, déchirent la *grenouille* sur le pont de Cesson, le jeudi de la mi-carême. Expliquons-nous.

Les *noces* sont un mets éminemment simple et primitif. C'est de la bouillie d'avoine. Les *grous* ne le cèdent en rien aux *noces* : c'est de la bouillie de sarrasin.

On mange les noces dans une écuelle avec un petit morceau de beurre au centre, pour graisser la pâte; on mange les grous dans le propre chaudron qui les vit cuire, à moins que, par sybaritisme insigne, on ne veuille y joindre une cuillerée de lait caillé. Cet assaisonnement, au dire des connaisseurs, donne aux grous une saveur réellement incomparable. Quand à la *grenouille*, c'est un petit bâton de bois dur qui peut avoir deux pieds de long et un pouce et demi de diamètre.

Une chose parfaitement incontestable, c'est que, d'ici à cinquante ans, si ce

n'est plus tard, il y aura un chemin de fer de Paris à Brest. En ce temps, on ne mettra guère que huit heures trente-sept minutes et un nombre insignifiant de secondes pour se rendre au pont de Cesson, qui est sur la rivière de Vilaine, à une lieue en amont de Rennes. Chacun alors, quand viendra la mi-carême, pourra monter en wagon et se procurer la satisfaction de voir déchirer la grenouille par les bons gars d'Acigné; chacun pourra même s'assurer *de gulâ* des mérites respectifs et rivaux de la bouillie d'avoine et de la bouillie de sarrasin. Cesson sera dans la banlieue de Paris ; on connaîtra Noyal comme Pantin ou

Saint-Cloud, et les jeunes employés du commerce graveront poétiquement leurs initiales bourgeoises sur l'écorce séculaire des grands chênes de la forêt de Rennes. Tout le monde voyagera, verra, saura; pour se faire lire, hélas! les malheureux conteurs seront tenus d'aller faire des études de mœurs aux îles Sandwich; on verra le feuilleton maigrir, les variétés s'étioler, le roman disparaître... Ce dont Dieu préserve le monde et les cabinets de lecture!

En attendant, la province garde son éloignement et ses mystères, ce qui permet aux variétés, au roman et au

feuilleton de vivre jusqu'à nouvel ordre. Par exemple, pour voir *déchirer la grenouille* au pont de Cesson, il faut que le Parisien passe deux nuits et un jour dans les limbes de la diligence de Laffitte-Caillard. Réciproquement, l'habitant de Cesson qui a fantaisie d'admirer la *Péri*, doit passer, dans lesdites limbes, une nuit et deux jours. C'est trop. Mieux vaux lire.

A ce propos, nous pourrions, sans aucun doute, faire une dissertation recommandable touchant l'avenir de la Société des gens de lettres, considérée dans ses rapports avec la vapeur, mais ceci nous

entraînerait trop loin de notre sujet, qui est la grenouille.

La Vilaine, cette modeste rivière qui ne mérite pas toujours l'insulte de son nom, coule entre deux plates-bandes de roseaux, le long d'une étroite chaussée qui borde les dernières maisons du bourg de Cesson. De l'autre côté de l'eau s'étend une de ces belles prairies de pays rennais, dont le produit en crême et beurre est apprécié par les gourmets du monde entier. A l'époque de la mi-carême, le sol de cette prairie, humecté par les pluies de mars, est glissant outre

mesure, sous sa verte fourrure de gazon.

Cette circonstance joue un notable rôle dans la joûte bizarre et toute locale que nous avons fait dessein de raconter.

Un jour (c'est ainsi que les antiquaires déduisent l'origine de cette joûte), un jour d'*assemblée*, les gars de Noyal, de Cesson, d'Acigné, de Rennes, etc., étaient réunis à l'angle de la prairie, sous le pont de Cesson.

Il y avait festin.

Deux gigantesques chaudrons trônaient sur deux bûchers incessamment attisés par les métayères.

Dans l'un de ces chaudrons cuisait de la bouillie d'avoine; dans l'autre c'était de la bouillie de sarrasin.

Les *grous* et les *noces* étaient en présence.

Parmi l'assistance, ceux qui aimaient les noces se rangèrent naturellement autour de la première chaudière; ceux qui aimaient les grous en firent autant autour de la seconde.

On causait de choses et d'autres.

— C'est bon ! dit tout à coup une jeune fille gourmande, en aspirant le fumet des grous.

Par hasard, une autre jeune fille gourmande qui savourait l'odeur des noces, dit au même instant :

— C'est bon !

Jusque là, rien de mal ; mais une vieille métayère curieuse regarda tour à tour les deux jeunes filles et s'avisa de parler.

— Qui est-ce qui est bon ? demanda-t-elle.

— Mon Dieu donc ! c'est les noces.

— C'est les grous, mon Dieu donc!

Ces deux réponses, faites à la fois, se croisèrent.

Les gars commencèrent à se gratter l'oreille.

Cinq minutes après, les grous disaient de gros mots aux noces.

Cinq autres minutes après, les noces se ruaient sur les grous.

Ce fut une mémorable mêlée.

Tous les combattants étaient sans armes, à l'exception des deux ménagères qui tournaient les bouillies rivales avec de longues et fortes cuillers de bois.

Ces deux femmes s'abstinrent durant quelques instants, mais la fureur belliqueuse les prit bientôt comme les au-

tres, et, cuiller en main, elles firent des prodiges de vaillance.

On peut le dire, si les noces attaquèrent valeureusement, les grous soutinrent le choc avec héroïsme.

Les gars tombaient assommés et ne se plaignaient pas; les femmes arrachaient des poignées de cheveux à tort et à travers, si bien qu'on eût pu trouver le lendemain, sur le champ de bataille, de quoi confectionner une multitude de perruques.

Enfin les deux amazones, armées de

cuillers, se rencontrèrent dans la foule et entamèrent un combat singulier.

Celle qui tenait pour les grous eut du malheur : dès les premières passes, son instrument se rompit.

Loin de fuir, cette intrépide bonne femme s'élança sur la cuiller ennemie et la saisit à belles mains en criant :

— A moi, les grous !

— A moi, les noces ! riposta l'autre héroïne.

Et la lutte générale recommença.

C'était, maintenant, à qui aurait la cuiller.

Le sort partagea le différend.

La cuiller, violemment sollicitée de tous côtés, se rompit à son tour.

Les grous eurent le manche; les noces eurent l'écuelle.

Le soir, il fallut plusieurs douzaines de charrettes pour emporter les victimes de cet acharné combat.

Des métayères, qui étaient venues là avec une forêt de cheveux roux, s'en retournèrent chauves, et de bons gars y perdirent jusqu'à trente-deux dents.

Ceci eut lieu un jeudi de mi-carême, en l'an... Nous pensons que la date importe peu, ce qui, joint à notre complète ignorance, nous dispose à ne la point relater ici.

La *grenouille* qu'on *déchire* tous les ans à la même époque au pont de Cesson, est une sorte de commémoration de cet évènement célèbre.

Quant à l'origine probable du mot lui-même, le lecteur ne pourrait la bien saisir en ce moment. Nous décrirons d'abord la joûte.

Vers une heure après midi la foule commence à se rassembler au pont de Cesson.

C'est d'abord la belle jeunesse de Cesson, quelques futés gars de Chantepie, les tisserands de la Piletière et un demi-cent de ces *zingari* qui se chauffent aux pâles rayons du soleil de Bretagne sur les places publiques de Rennes.

Dans les départements de la Seine, on les nommerait des vagabonds, à moins qu'ils ne fussent d'âge et de taille à s'appeler encore *gamins;* dans l'Ille-et-Vilaine, on leur accorde le pittoresque surnom de *Pousse-Cailloux.*

Tout cela se mêle, cause, fraternise.

Les jeunes filles rient aux éclats, sans autre but bien arrêté que de montrer leurs dents blanches : les ménagères ont la physionomie grave et digne qui convient à leur état social ; les métayers s'offrent avec courtoisie leurs *chinchcoires* de corne, toutes pleines de tabac en pou-

dre impalpable qui ferait éternuer un mastodonte.

Les gars enfin devisent de la *grenouille* de l'an passé, ou se font raconter les évènements politiques par les pousse-cailloux qui connaissent parfois des marmitons de bonne maison, lesquels lisent à la dérobée le journal, emprunté par le chef de cuisine au valet de chambre, qui l'a volé à son maître.

Mais les conversations cessent : les jeunes filles cachent leurs longues dents, les métayers remettent en poche leurs *chincheoires*, et les gars se lèvent sur la pointe des pieds pour regarder au loin.

Au loin, on aperçoit, sur la grande

route, une manière de procession qui s'avance, bannière en tête.

C'est Acigné, c'est Noyal, c'est l'ennemi !

— Eh ! tôt ! préparez la grenouille ! qu'elle soit bonne, et ronde, et *franche* (polie), et telle enfin que deux honnêtes gars puissent la tenir sans se faire mal.

La grenouille est prête.

Les gens de Cesson descendent sur la prairie, où ne tardent pas à les joindre les gars de Noyal et d'Acigné.

— Bonjour à vous et bonne santé tout de même! se disent les deux troupes avant d'en venir aux mains.

N'y a-t-il pas dans ce salut qui précède

la bataille un vieux parfum d'urbanité chevaleresque?

Deux gars sortent des rangs. Il y en a un du bourg de Cesson ; l'autre vient d'Acigné. Ils se placent en face l'un de l'autre et se frappent trois coups dans la main. C'est le signal ; les deux camps s'ébranlent.

—Oh ! là là ! entend-on de toutes parts ; ça va brûler de vrai, pour cette fois, aussi sûr que je suis chrétien... écoutez donc, ma fâ dam, je ne mens pas !

Les deux gars saisissent la *grenouille* du

mieux qu'ils peuvent, et, tout aussitôt, sous chacun d'eux, se place une sorte de cariatide humaine qui fait office de poteau. Les deux gars, soutenus par ces piédestaux animés, prennent une position horizontale à quatre pieds du sol. En même temps les paroisses rivales s'attèlent littéralement aux jambes des champions, et tirent de tout leur cœur. Les deux gars tiennent toujours la grenouille, qui est évidemment un symbole de la fameuse cuiller disputée autrefois au même lieu. Et tout le monde, en tirant, pouffe de rire, excepté pourtant les champions, qui sont loin d'être sur un lit de roses.

— Tiens bon, mon chéri ! disent de loin les métayères.

— Oh ! là là ! crient les jeunes filles qui se sont assises pour mieux rire ; y a-t-il du jeu ! mon Dieu donc, y en a-t-il !

— C'est vrai qu'il y en a !... oh ! là là !... pour sûr, on s'amuse mieux que l'an passé !

Les deux gars tiennent toujours la grenouille. Quand le gigantesque attelage qui tire sur leurs jarrets fait un peu relâche, ils essaient de tourner la barre et de

se l'arracher mutuellement. Mais les poignets sont fermes et les têtes obstinées. On n'a garde de lâcher prise. Les visages, cependant, passent du rouge au violet, les fronts se gonflent, les muscles des bras semblent vouloir soulever la peau.

— Tiens bon, mon chéri !

Et croyez-vous que c'est là tout? Écoutez.

Les rires redoublent.

Les jeunes filles se tiennent les côtes, et les métayères elles-mêmes essaient en

vain de contenir la convulsive hilarité qui soulève les *piécettes* de leurs tabliers.

Qu'est-ce donc ? C'est un intermède attendu, mais qui ne manque jamais son effet.

Nous avons dit que la terre est grasse à cette époque de l'année.

L'un des gars attelés aux tibias du champion de Cesson a glissé.

Le contre-coup de sa chute a fait glisser son voisin.

De proche en proche, tout le monde glisse et tombe.

Un millier de reins prennent leur mesure sur l'herbe mouillée.

Si vous avez vu cheoir parfois une rangée de capucins de cartes, vous pouvez vous faire une idée exacte de ce coup de théâtre.

C'est joli, c'est incontestablement joli !

On se relève, on tâche d'assurer son talon ferré dans le sol, et l'on recom-

mence à tirer, car les deux gars n'ont point lâché prise.

Tous deux sont tombés à plat ventre, tandis que leurs tenans tombaient sur le dos, mais leurs mains sont rivées à la grenouille.

Ils se cramponnent au bois; leurs doigts crispés s'y incrustent.

Ils se promettent, soyez-sûrs, *in petto,* de mourir sur la place avant de lâcher prise.

D'autre part, les tenans sont impitoyables.

Saint-Dieu! il s'agit de l'honneur de la paroisse.

Pour une si belle cause, on ne saurait

moins faire que d'écarteler deux hommes.

Les articulations craquent, on tire toujours ; les membres cèdent, s'allongent, on tire plus fort : si la jambe se brisait au genou, on tirerait sur la cuisse.

Il n'y a pas moyen de s'amuser autrement.

Maintenant, le lecteur saisira fort aisément l'origine du mot grenouille.

Ce nom est passé de l'homme au bâton.

Les deux champions, en effet, soutenus horizontalement, les membres tendus, les yeux sortant de tête, ressemblent fort à ces infortunés batraciens que les

enfants méchants suspendent aux arbres par les deux pattes de derrière.

En ce sens, *déchirer la grenouille* est un terme énergique, mais vrai.

Toute lutte a ses secrets.

Les forts au combat de la grenouille ont dans leur sac une infinité de ruses qui, exécutées comme il faut, ne contribuent pas peu à la joie générale.

L'espace nous manque pour les énumérer, et nous en citerons seulement quelques-unes.

Fancin Lessaint, petit bossu du bourg de Noyal, est l'Achille de ces joûtes drôlatiques.

Les gens de Cesson prétendent qu'il a une manière de *nouer* ses longs doigts autour de la grenouille, de telle façon qu'il faudrait lui briser le poignet pour lui faire lâcher prise.

On affirme que, depuis l'âge de quarante ans, il a grandi de trois bons pouces à ce jeu.

Si ce fait est véritable, il faut recommander la grenouille aux directeurs des établissements orthopédiques.

Ce Fancin Lessaint est plus fin qu'il n'est gros.

Tantôt il resserre, pour ainsi dire, ses longs bras de bossu ; il les raccourcit par un effort puissant, ensuite, prenant son temps, il lâche tout à coup ses muscles.

La paroisse ennemie recule, glisse et tombe.

Fancin, qui, seul est préparé, saisit l'occasion, donne une secousse et arrache la grenouille.

D'autres fois, lorsqu'il se sent faiblir, il

contourne ses traits et fait de si désopilantes grimaces que son adversaire, énervé par un fou rire, est obligé de lâcher le bâton.

Aussi, la meilleure auberge d'Acigné porte-t-elle pour enseigne la représentation d'un animal inconnu des naturalistes, et propriétaire d'une bosse très bien dessinée, autour de laquelle on lit ces mots : « A Fancin Lessaint, on loge à pied et à cheval. »

L'autre auberge d'Acigné a pour enseigne un portrait équestre de Napoléon, orné d'une longue vue de sept pieds.

Mais ne laissons pas trop longtemps nos pauvres joûteurs *en suspens*.

Vous souvient-il de ce combat de deux clans sauvages que Walter Scott place dans sa *Jolie fille de Perth ?*

Qheele et Chattam sont en présence.

Tous combattent excepté les joueurs de cornemuse.

Puis, la fièvre des batailles saisit les musiciens à leur tour.

Ils se jettent dans la mêlée; ils frappent, ils meurent.

Ainsi arrive-t-il au pont de Cesson, sauf toutefois de légères différences.

Les jeunes filles s'impatientent, elles se lèvent, elles approchent, elles tirent.

Les ménagères se lèvent pour les retenir ; elles s'approchent pour les gronder (mais résistez donc aux invincibles attraits de la grenouille!) les ménagères tirent.

Or, ce sont des femmes de poids.

Les malheureux champions, épuisés déjà, ne peuvent supporter ce dernier effort.

L'un d'eux cède, et les deux troupes,

au même instant, sont violemment précipitées sur le dos.

Mais cette fois on ne rit plus, car on veut savoir : Quel est le vainqueur?

On se presse, on s'écrase pour arriver à l'endroit où gisent les champions.

Parfois, ceux-ci ont la force de se relever; parfois, on est obligé de les mettre sur des civières.

Ceci n'importe point; il s'agit de la victoire.

Elle est proclamée enfin, au milieu d'enthousiastes cris d'allégresse.

Les vainqueurs sont fous de joie; les vaincus se consolent en se promettant de prendre leur revanche à l'occasion.

Puis, vainqueurs et vaincus soupent de bonne amitié, les uns avec des *grous*, les autres avec des *noces*.

LE FOUET.

XIV

Il y avait jadis à Guer et à Lohéac des *Compagnons du Fouet*.

C'étaient sans doute de rudes joûteurs ; mais ils étaient trop pauvres pour solder un historiographe, et trop peu lettrés

pour écrire eux-mêmes le récit de leurs hauts faits.

A cause de cela, nous ne saurions point dire ce qu'ils firent pour la gloire, et nous constaterons seulement, en passant, que les combats au fouet remontent, en Bretagne, à des temps fort reculés.

Le fouet est une arme terrible.

Les blessures qu'il fait, souvent mortelles, sont des plus difficiles à cicatriser.

Il étourdit comme la massue ; il étran-

gle comme le lacet des gladiateurs antiques; il frappe comme la balle, et peut, comme le cimeterre, trancher les chairs et broyer les os.

Aussi les garçons de Lohéac disent-ils, en façon de proverbes:

« Fouet de la Saint-Jean, bon pied, bon cœur, bon œil, ne craignent bâton, sabre ni carabine. »

Ce proverbe ne ment point.

Le fouet de la Saint-Jean (dans d'autres localités, c'est le fouet de l'Assomption,

de la Trinité, etc., suivant l'époque où se livre le tournoi rustique) est emmanché court.

Son *pied*, pour nous servir de l'expression locale, est un fort bâton, sans flexibilité aucune.

Le fléau se compose de quatre fils de chanvre, câblés, ou de huit brins tressés; il est long de trois ou quatre toises, souvent davantage : à l'endroit du renflement, il est gros comme le bras d'un homme, et va s'amincissant jusqu'à la mèche ou *coutisse*, qui est tordue à force, nouée de distance en distance et poissée.

Ce fouet, lancé à tour de bras par un

virtuose, fait beaucoup plus de bruit que la détonation d'un fusil de calibre ; on l'entend d'une lieue sur la lande, et quand plusieurs exécutants se réunissent en concert, il faut, de nécessité, s'enfuir ou se boucher les oreilles.

C'est à la Gacilly, gros bourg situé sur les confins de l'Ille-et-Vilaine et du Morbihan qu'a lieu annuellement, le jour de l'Ascension, la plus belle *fête des fouets* de toute la Bretagne.

C'est une véritable passe-d'armes, où l'on combat dix contre dix, vingt contre vingt, suivant le nombre des amateurs.

Les prix sont extraordinairement magnifiques.

En mil huit cent vingt-cinq, un gentilhomme du voisinage donna une timbale d'argent qui valait bien trois pièces de six livres.

Dix-huit francs, sans compter l'honneur !

Il dut y avoir ce jour-là bien des visages balafrés, bien des os moulus, bien des têtes fêlées !

Nous avions l'insigne avantage de nous trouver, de notre personne, à la fête des fouets de mil huit cent trente-sept.

Le prix était une demi-douzaine de chollets à carreaux et une livre de tabac à fumer.

Tout de suite après la grand'messe, la place du bourg fut encombrée d'une foule compacte et impatiente.

Les champions ne se firent point attendre.

Ils étaient douze et se rangèrent six d'un côté, six de l'autre.

Les deux troupes étaient séparées par une telle distance que la longue lance des

preux du moyen-âge eût été, pour leur combat, une arme notablement trop courte.

Les combattants avaient, pour tout vêtement, leurs culottes courtes de toile feutrée et des chemises dont le tissu échappe à toute dénomination ayant place dans notre vocabulaire.

Cette étoffe est quelque chose comme du coutil porté à sa trentième puissance, c'est une exagération de la toile à voile, c'est de la ficelle tissée.

Leurs cheveux, longs par

coupés carrément sur le devant, livraient au vent leurs masses incultes et libres de toute coiffure.

Leur bras gauche était nu.

Leur bras droit, celui qui tenait le fouet, se trouvait défendu, depuis le poignet jusqu'au coude, par une sorte de brassard en cuir durci.

Cette arme défensive augmentait singulièrement leur apparence belliqueuse.

Les deux troupes se distinguaient par la couleur des pompons de leurs fouets,

qui étaient blancs pour les uns, rouges pour les autres.

— *Méfiez-vous!* dit à haute voix un vieux paysan, à tête patriarchale, qui remplissait l'office de juge de camp.

Les douze gars prirent posture, le fouet élevé et la mèche retenue dans la main gauche.

— *Drugez!* ébattez-vous, dit encore le vieux paysan.

Les douze câbles sifflèrent à la fois, mais on n'entendit aucun claquement.

Les fouets dans ce premier assaut, prévu nécessairement, et facile à éviter, s'étaient rencontrés au passage. Le premier coup est toujours de nul effet.

Mais le second! ce fut une manière de changement à vue. Les plus adroits dégagèrent prestement leurs armes, et frappèrent à revers ; quatre ou cinq balafres, longues, violettes, sanglantes, apparurent subitement, avant que les spectateurs eussent pu suivre la prodigieuse rapidité de l'attaque et de la parade. Puis on frappa encore, et tous les visages, à l'exception de deux, furent hideusement marqués.

— Ils en tiennent, mon Dieu donc! ils en tiennent, ma fà dam, oui! disaient les curieux enthousiasmés; n'y a que les deux Josille qui n'en ont pas, les deux crânes faucheurs qu'ils font... ah! mais dam!

— Ah! mais dam!... ça, c'est vrai qu'ils tapent comme il faut, mon Dieu donc! Ils sont là pour ça, faut pas mentir!

Les deux Josille (Joseph) étaient deux gars de Pipriac, renommés pour leur habileté supérieure. Josille Kaër était le général des Rouges; Josille de Bran-Ferreu commandait les Blancs. Ils étaient en face l'un de l'autre. Tandis que leurs camarades frappaient à tour de bras, ils

ménageaient leurs coups, sachant que le sort du combat dépendait d'eux en majeure partie.

Les deux Josille formaient entre eux plein contraste.

Kaër était un grand garçon à la robuste carrure, au corps légèrement voûté par ses travaux de labourage, au visage inerte et n'exprimant qu'une indomptable obstination.

Josille de Bran-Ferreu, au contraire, n'avait pas cinq pieds de haut.

Son maigre corps avait une apparence de faiblesse peu ordinaire aux paysans de ces contrées; mais il était *tout nerfs*, comme on dit, en dépit de l'Académie,

et ses petits yeux verts, ronds, rapprochés, perçants, avaient une expression d'astucieuse audace, qu'augmentait la forme tranchante de son visage long, imberbe et osseux.

Un profane eût parié pour Josille Kaër, le grand Josille ; mais les gars de Pipriac et de la Gacilly savent le fouet par cœur du manche à la mèche, et le petit Josille avait ses tenants.

Ceux qui, à Satory ou au Champ-de-Mars, ont vu sportmen et sportwomen pencher hors des galeries leurs favoris et leurs nattes brillantes, et braquer le

lorgnon sur Karagheuse, sur Romanesca, sur Governor, Governess, ou tout autre coureur de sexe quelconque, orné d'un nom qui fait honneur au génie du gentleman, son propriétaire, ceux-là peuvent se faire une idée de la curiosité anxieuse et pleine de passion qui animait nos paysans bretons.

Ils regardaient ; leur âme et leur intelligence étaient dans leurs yeux ; la foudre fût tombée au milieu d'eux sans attirer leur attention.

— Une chopine pour les rouges ! criait l'un.

— Ça tient! répondait l'autre; et une pinte itout pour les blancs.

— Une pinte itout!... Et un pot, si le cœur t'en cause?

— Reste tranquille, notre homme! conseillait une prudente ménagère.

Mais empêchez donc un amant du sport de parier cinq cents louis sur Méloplaste, Hypothénuse, Child-of-the-Pussif, ou tout autre pur-sang.

Le mari haussait les épaules, imposait silence à sa ménagère par un geste qu'il

ne serait point séant de décrire, et reprenait en s'échauffant :

— Le cœur m'en cause, ma fâ dam oui !... Un pot, ça tient ! ça tiendrait pour deux, mon filiot.

— Pour deux, tout de même... En veux-tu trois ?

— Reste tranquille, notre homme !

Pauvre ménagère !

— Trois itout !... Et quatre ?

— Et cinq !...

Et ainsi de suite.

De sorte que les vrais gagnants à la fête des fouets, ce sont les cabaretiers.

Mais le combat se poursuit.

L'acharnement s'en mêle.

On ne pare plus guère, tant on a grande passion de frapper.

Écoutez ! c'est un cliquetis diabolique, incessant : on dirait une fusillade.

Voyez ! les mèches sont passées à l'état d'étoupes, mais elles se poissent de nouveau dans le sang de l'ennemi.

Les visages n'ont plus forme humaine; les longs cheveux se collent aux fronts dégouttants de sueur.

C'est le moment : pour qui pariez-vous ?

On tient depuis une chopine de cidre jusqu'à un pot d'eau-de-vie.

Pesez vos bourses, et gagez suivant vos moyens.

La partie est égale.

Les comparses, haletants, sont couverts de blessures, mais le petit Josille, mais le grand Josille n'ont pas reçu un seul coup.

On reconnaît le son éclatant et plein de leurs fouets, au milieu du fracas général.

La première blessure qu'ils feront se verra de loin.

Que disions-nous ?

L'assemblée a poussé un long cri.

Les tenants du petit Josille baissent la tête, tandis que les partisans de Kaër se livrent à d'enthousiastes démonstrations.

C'est que Kaër a *étrenné*.

Son fouet, habilement dirigé, a trompé la parade.

Une spirale bleuâtre le long de laquelle suintent des gouttelettes de sang, tournent autour du bras gauche du petit Josille.

Celui-ci a chancelé, tant la douleur a été violente.

Mais la douleur et lui se connaissent.

Il s'est remis en garde et le chanvre de sa mèche claque, voltige, tournoie, à six pouces du visage de son adversaire, ni plus ni moins que devant.

Quand deux bons chevaliers avaient longtemps martelé leurs hauberts sans

entamer cette solide carapace et qu'enfin une heureuse estocade, trouvant à point quelque jointure, mettait la première tache de sang sur l'étincelant acier de l'épée, ce devait être un frémissement soudain autour de la lice.

Les nobles hommes trépignaient d'envie, les demoiselles agitaient leurs écharpes et les hérauts criaient :

— Gloire aux fils des preux !

A la Gacilly, on n'aurait pu trouver ni nobles hommes, ni demoiselles, ni hérauts d'armes, mais nous avons peine à

croire que la passion des joûtes fût moindre dans l'assemblée rustique que dans l'illustre assistance qui entourait un champ-clos chevaleresque.

— Bien sanglé, grand Josille ! crièrent les tenants de Kaër.

— Faut rendre ça, petit Josille ! hurla le reste de l'assistance.

Le petit Josille ne bougea point, mais on put voir un malin sourire relever les deux coins de son étroite bouche.

Kaër, animé par son premier succès,

fit un pas en arrière et lança son fouet avec une irrésistible vigueur.

Le petit Josille ne para pas.

Seulement il pirouetta sur soi-même et envoya sa mêche mollement.

Sa corde décrivit dans l'air sa courbe accoutumée; au moment où elle allait retomber, le petit homme la tira violemment.

Un sourd claquement se fit entendre, et Kaër porta sa main gauche à son vi-

sage, coupé en deux par une gigantesque balafre.

La chance avait tourné.

— Bien sanglé, petit Josille !.crièrent les blancs à leur tour.

— Faut pas bouder, Kaër ! répondirent les rouges désappointés.

Il n'y avait plus que les deux Josille au centre de la lice.

Le commun des champions avait fait trève, et c'était en vérité triste chose que

de voir ces pauvres gars, couchés sur le sable, haletants, défigurés, brisés, étancher leurs plaies saignantes avec les lambeaux de leurs vaillantes chemises.

Les moins maltraités noyaient leurs douleurs dans des flots de cidre; les autres faisaient de fort laides grimaces, et quelques-uns donnaient à peine signe de vie.

On ne prenait point garde à eux.

Saint Sauveur! la foule avait bien d'autres choses à regarder.

Kaër, un instant aveuglé par le terrible choc qu'il avait reçu, mit son brassard de cuir devant son visage, et tint son arme en arrêt.

Le petit Josille, loin de profiter de son avantage, tira froidement son chollet de sa poche, et se moucha bruyamment, au grand plaisir de ses tenants, qui trouvèrent la plaisanterie d'excellent goût.

— Holà ! disaient les femmes en pouffant de rire ; holà là ! on ne s'est jamais tant amusé, pour sûr... Pas vrai ?

— Mon Dieu donc ! au grand jamais, c'est la vérité !

A la Gacilly comme ailleurs, en France, le ridicule tue.

Ces éclats de rire jetèrent le chef des rouges hors de son sang-froid.

La fureur le prit en même temps que l'humiliation l'accablait.

A dater de ce moment, personne n'engagea pour lui de nouveaux paris; certains même, parmi ses tenants, mirent sur le tapis quelques grosses subtilités armoricaines et tâchèrent de résilier leurs gageures.

Il n'était pas vaincu pourtant.

Sa forte taille s'était redressée dans toute sa hauteur.

La contraction de ses traits durement

accusés et la balafre écarlate qui sillonnait son visage donnaient à sa physionomie une sauvage et menaçante puissance.

Son souffle râlait en s'échappant de sa poitrine.

Son pied, impatient, creusait le sol.

Il frappait sans relâche et avec un véritable délire.

On avait le vertige à suivre les prestigieuses évolutions de son fouet qui claquait, à droite, à gauche, et décrivait autour du petit Josille des myriades de circonférences bizarrement enchevêtrées.

Le petit Josille, lui, gardait son calme et parait sans se presser ces coups prodigués follement.

Il attendait, toujours souriant et tranquille.

Pas une goutte de sueur à son front; pas une ride insolite aux coins moqueurs de sa lèvre.

Parfois, lorsque l'occasion se présentait, son fouet rendait un bruit sourd auquel répondait un sourd rugissement de Kaër.

Au bout de dix minutes, celui-ci était couvert de blessures.

Sa chemise, devenue haillons, flottait en lambeaux humides autour de lui.

Sa bouche écumait ; ses yeux, aveuglés par les mèches mouillées de ses cheveux, ne pouvaient plus diriger ses coups.

Et pourtant il frappait toujours.

La foule ne criait plus, ne riait plus, ne gageait plus : les femmes elles-mêmes se taisaient.

Il y avait quelque chose de solennel dans cette lutte inégale désormais, quoique furieusement soutenue, qui se poursuivait au milieu d'un silence de mort.

Chacun des coups de Kaër eut assom-

mé son adversaire, si celui-ci ne les eût évités avec une indescriptible adresse.

Chacun des coups du petit Josille portait au contraire.

Plus faibles, ils accablaient par leur nombre.

Les bons garçons de la Gacilly sentaient-ils ce qu'avait de frappant cette victoire de l'intelligence sur la vigueur brutale ?

Nous ne savons, mais ces résultats les impressionnaient vivement : c'était

comme le dernier acte d'un drame où le comique n'a plus de place ; tous retenaient leur souffle et dévoraient par avance la catastrophe prochaine.

Enfin le grand Josille tomba lourdement sur ses genoux.

— Faut pas bouder, Kaër ! crièrent à ce moment quelques voix timides.

Le malheureux roula son regard terne et fit effort pour se relever.

Le petit Josille, impitoyable dans son triomphe, se moucha de rechef. Quand

il eut remis son chollet dans sa poche, il leva son fouet, comme pour donner le coup de grâce.

Un frémissement courut dans la foule.

Mais il y avait du bon chez le petit Josille.

Au lieu de frapper, il entortilla dextrement l'arme de son adversaire vaincu, l'arracha des mains de Kaër par une brusque secousse, et croisa ses bras sur sa poitrine.

Kaër ferma les yeux et mit sa tête brûlante dans le sable.

En conséquence, les blancs furent proclamés vainqueurs par un hourra qui eût fait honneur à un *repeal meeting*.

Chacun des champions subalternes eut un chollet de douze sous, et le petit Josille conquit la livre de tabac.

Somme toute, ce fut une jolie *fête des fouets*, et les ménagères en parlent avec estime aux veillées; mais, l'an qui vient, on tâchera de mieux faire.

LE PAPEGAULT.

XV

Il faut avoir de l'argent pour *mirer le papegault* à la paroisse des Fougerays.

Ceux qui ne l'ont point vu ne le veulent point croire, mais le fait est qu'il en coûte un sou marqué par chaque coup de fusil.

Un sou pour une méchante balle de plomb, pour une pincée de poudre !

Un sou de bon cuivre valant quatre liards, avec chacun desquels on pourrait acheter un cent de macles ou de châtaignes !

C'est le malheur des temps : l'argent se fait rare, tandis que tout devient hors de prix.

Ceux qui n'ont pas de barbe encore verront le jour où deux liards ne suffiront plus pour acheter une pinte de petit cidre !

Le monde vieillit, pour sûr, et tout cela finira mal.

Ces réflexions mélancoliques et quelque peu dénigrantes font le sujet ordinaire des conversations entre les plus sages sénateurs de Glénac, de Ruffiac, de Renac, de Pipriac et de Sourdéac, le jour du grand *papegault* des Fougerays.

En tous pays, les sachems ont rarement tort.

Ici, néanmoins, il faut reconnaître que les pères-conscrits de Glénac, Ruffiac, etc., se montrent un peu sévères.

Un sou pour la poudre, la balle, la location de l'arme et la chance de gagner le papegault !

On voit ici-bas des choses plus exorbitantes.

Mais, s'ils sont sévères, ils ont raison en principe ; car, au bon temps, chacun venait avec son fusil, et tirait, sans autre cérémonie que d'attendre son tour.

Le prix était alors donné, non pas vendu.

Hélas ! où l'industrie ne va-t-elle pas se nicher !

Le papegault se fait maintenant par *entreprise ;* c'est une spéculation, une banque, comme la roulette à Baden, comme autrefois le trente-et-quarante à Frascati.

Celui qui tient le papegault empêche la redevance.

On a vu des gaillards conquérir, à ce métier, jusqu'à un franc et plus dans leur journée.

Nous disons un franc net, frais prélevés, ce qui constitue un joli bénéfice.

Le papegault (prononcez *pâtgaô*, si vous voulez qu'un Morbihannais vous comprenne) a gardé, comme on voit, son nom chevaleresque.

On tirait le papegai sous saint Louis, non pas, il est vrai, avec des fusils de munition, mais avec des arbalètes, des frondes ou tout autre engin connu en ces temps d'innocence.

Alors, le mot et la chose concordaient.

Le papegai était un oiseau véritable qui servait de blanc ou de but; de nos jours, les tireurs dédaigneraient semblable cible.

L'oiseau, fût-ce un colibri, est trop gros pour leur savoir-faire, et il n'y a que

les maladroits boutiquiers qui s'en vont, le dimanche, disputer des prix dans la banlieue de Paris, pour mettre en joue, au dix-neuvième siècle! un blanc plus large qu'un écu.

Aux Fougerays, le blanc n'est pas si large qu'un écu, il n'est pas si large qu'un franc; il n'a pas même le diamètre d'une pièce de cinquante centimes.

Ce blanc est une *maillette*, c'est-à-dire un de ces gros clous à tête biseautée, dont les juifs perçaient les membres des crucifiés et que nos paysans de Bretagne alignent à quintuple rang, sous la semelle de leurs impérissables souliers.

Cette maillette est légèrement piquée

au centre d'une planche arrondie et peinte en blanc.

Pour gagner le papegault, il faut que la balle l'enfonce (la maillette) tout droit et sans tordre sa queue.

Or, la distance est de cent cinquante à deux cents pas, et les fusils ne sont point, tant s'en faut, des armes de luxe.

Malgré ces difficultés, il y a toujours foule de concurrents au papegault des Fougerays, qui se tient sur la lande, au pied des hautes carrières d'ardoises.

On y vient de bien loin, et il n'est pas

rare d'y rencontrer quelques malins de Malestroit, de La Roche-Bernard et de Rieux, mêlés aux mirliflors de Glénac, de Ruffiac, de Renac, de Pipriac et de Sourdéac.

Le papegault est en général *donné* par un valet de l'une des bonnes maisons des alentours.

Sa durée normale est au *maximum* de trois dimanches, mais elle peut être beaucoup moindre, et l'on a vu des papegaults gagnés en un quart d'heure.

C'est alors tant pis et grandement tant pis pour le valet de bonne maison, lequel

a fait les frais des bans et ceux du prix, pour ne récolter que quelques sous en échange; mais ce déboire est d'autant plus rare que le blanc est petit et la distance longue.

La plupart du temps, les trois dimanches y passent, surtout aux Fougerays, papegault modèle, où les règles du tir sont d'une sévérité extrême, et où le gagnant doit *bouter* trois balles dans la maillette pour avoir le droit d'emporter le prix.

Un mois, quelquefois deux mois à l'avance, on annonce le papegault.

Au sortir du prône, le fossoyeur, qui est aussi crieur public d'ordinaire, monte les degrés de la croix du Calvaire et frappe un roulement tel quel sur un vieux tambour qui rend de très drôles de sons.

Puis il ôte son chapeau de paille et dit d'une voix emphatique :

« C'est pour vous faire savoir à *trétous*, et faut le redire aux autres, que le *pâtgaô* du bourg des Fougerays commencera le troisième dimanche après celui-ci, qu'est le premier dimanche qui suit la Pentecôte.

« On tirera de bonne foi et sans *meulette* (amulette) sous la chemise, jusqu'à ce que un quelqu'un ait *bouté* trois balles *en dret* (droit) sur le clou.

« Le gagnant aura une *épille* (épingle) d'argent, mirodée, qu'on n'a jamais vu sa pareille, une blague en cuir frisé, une jolie *jambette** et un briquet qui ne peut pas toucher la pierre sans faire gros comme le doigt de feu.

« C'est monsieur Lapierre, domestique aux chiens de Monsieur le vicomte,

* Eustache ou petit couteau qui pend sur la jambe.

qui reste au château de ***, qu'a la bonté de donner tout cela.

« Il prend un sou par amateur, et on paie avant de tirer, comme de juste.

« Faudra aller au bourg des Fougerays, le troisième dimanche après celui du jour d'aujourd'hui, mes gars, vous et toutes vos *maisonnées*, faudra y aller. »

Point final et roulement.

Ceci remplace avantageusement, pour les paroisses limitrophes des Fougerays, les affiches et insertions dans les jour-

naux, qui font connaître au public indifférent de Paris, que, par un jeudi de pluie ou par un dimanche caniculaire, le sport national donnera représentation au Champ-de-Mars et fera montre non équivoque de ses sentiments passionnés pour la race chevaline.

Soyez sûr qu'aucun prix royal, si grand que soit pour tout gentleman de comptoir les attraits d'un souvenir gracieusement offert par la propre main de la liste civile, ne sera disputé aussi chaudement que l'*épille* mirodée du domestique aux chiens de Monsieur le vicomte.

Plus d'un gars portera sa veste des bons jours percée au coude pendant six se-

maines, pour économiser la petite somme, l'*entrée*, comme jargonnent les *riders* de la Chaussée-d'Antin, qui doit lui permettre de mirer la maillette une douzaine de fois.

Le grand jour venu, vous ne reconnaîtriez point le paisible bourg des Fougerays.

C'est un bruit, un mouvement, un vacarme à réjouir le cœur d'un agonisant.

De toutes parts, la foule arrive.

Le *premier son** de la messe tinte encore que l'église est déjà pleine.

* On sonne trois appels ou *sons* pour la grand'messe.

Le cimetière s'emplit à son tour, et le chemin creux qui côtoie le cimetière, et les vergers qui se relèvent au-delà du chemin creux.

Partout ce sont des têtes rases de bons gars, au front carré, aux pommettes anguleuses ; partout des coiffes blanches de femmes, savoir : les *catiolles* de l'Ille-et-Vilaine, larges, élégantes, et rappelant par leur forme gracieuse le double rouleau des saintes sœurs de nos hôpitaux ; les *poupettes* du Nantais, couvre-chef bâtard, moins riche que les catiolles et assez semblable au chapeau de nos élégantes, sauf la grâce, les plumes, les fleurs, etc.

enfin les *pignons* du Morbihan, sorte de casque antique ; portant pointe au lieu de cimier et qui ne va point mal aux vaillantes, robustes et bises beautés des campagnes vénètes.

Tout cela s'agite, murmure, ondoie, beaucoup plus qu'il ne serait besoin.

Ces bonnes gens, si pieusement attentifs d'habitude au saint sacrifice de la messe, ne peuvent aujourd'hui tenir en place.

Ils oublient de se signer à l'Évangile, de s'incliner à l'élévation, de se frapper la poitrine à l'*Agnus Dei*.

A quoi pensent-ils? qu'attendent-ils?

A quoi ils pensent? au papegault.

Ce qu'ils attendent? Ecoutez!

Monsieur le recteur a prononcé l'*Ite missa est.*

Voilà ce qu'ils attendaient.

Regardez plutôt.

Un tumulte prodigieux se fait.

On se pousse, on crie, on s'écrie : quel plaisir!

Une course fantastique commence.

Les gars enjambent les haies ni plus ni moins que s'ils étaient des Anglais, chevaux de naissance, et courant un *steeple chase*.

Les filles, moins lestes, et affligées d'ailleurs de jupons en tiretaine du poids de plusieurs kilogrammes, sont forcées, à grand crève-cœur, de suivre les chemins battus.

Les petits enfants s'attachent à elles en criant.

Il n'y a pas jusqu'aux puissantes ménagères qui ne daignent accélérer ce jour-là le grave *andante* de leurs pas éléphantins.

Dans l'église, dans le cimetière, dans le Chemin creux et dans les vergers, il n'y a plus une seule âme, et c'est à peine si Monsieur le recteur peut amener son sacristain, par force ou par prière, à donner encore dix minutes aux soins de son emploi semi-clérical.

Nous n'affirmons point même que dans une demi-heure, Monsieur le recteur ne montera pas sur le bidet du pres-

bytère, afin d'encourager de sa personne les jeux de ses paroissiens.

Alors, ce sera fête complète.

Mais toute chose a un motif ou, pour parler logiquement, tout effet a une cause.

Pourquoi ce fiévreux empressement?

La journée est longue ; on a le temps : le Morbihannais a-t-il donc du vif-argent dans les veines ?

Un jour de papegault, c'est possible.

Mais, outre cela, il y a un motif.

La course au clocher s'explique.

S'il y a des rivières à traverser, nos gars les traverseraient, parce que le premier arrivé tire le premier : c'est la règle.

Les rangs s'obtiennent ainsi à la force du jarret.

Les boîteux ou les fainéants ont chance de ne point mirer le papegault.

Monsieur Lapierre, le domestique aux chiens est là, sur les lieux, impassible comme le destin.

Il y est venu le premier, afin de pouvoir juger les arrivées et distribuer les tours au fur et à mesure.

Auprès de lui sont trois ou quatre fusils de forme antédiluvienne (les plus mauvais fusils sont naturellement les meilleurs pour monsieur Lapierre) ; sous une petite tente, les munitions trouvent un abri.

A deux cents pas en avant, le but, orné de guirlandes et de drapeaux, qui ne sont point tricolores, s'adosse à une rampe calcaire, gigantesque muraille d'ardoises qui enlève jusqu'à la possibilité du danger.

Les spectateurs prennent place et se disposent à droite et à gauche, en éventail, de manière à figurer un V de taille tout-à-fait inusitée, même sur nos affi-

ches de théâtre. Les pas sont comptés, les fusils sont chargés ; le bruit cesse ; on regarde.

Au milieu du groupe des tireurs, il y a un beau garçon bien découplé dont la veste de toile feutrée s'ajuste avec une sorte de coquetterie.

Son chapeau de paille est jeté de travers sur une chevelure biblique.

Il a un bouquet au côté, et son cou, bruni par le soleil, s'entoure d'une splendide cravate de cotonnade à fleurs.

Ce garçon se nomme Marie-Joseph.

C'est le plus fin *mireur* des Fougerays.

Sa cravate est un trophée ; l'épinglette à houppe de laine écarlate qui rattache les rudes plis de sa chemise est une autre conquête ; si l'on cherchait bien, on trouverait dans sa poche une *blague* (nous implorons la clémence du lecteur, à propos de ce mot odieux, mais impossible à remplacer), un chollet, un couteau, un chapelet, un briquet, tout un menu mobilier enfin, gagné à divers papegaults.

Après monsieur Lapierre, Marie-Joseph est évidemment ici le personnage important.

On l'entoure et plus d'un joueur donnerait la valeur d'une chopine pour le voir s'abstenir.

Et pourtant, Marie-Joseph n'a point cet air vainqueur et sûr de soi qui le distingue d'ordinaire.

Sa joue est pâle.

Son regard inquiet se tourne incessamment vers un groupe de jeunes filles dont les jupons du dimanche étalent au soleil leurs discordantes couleurs.

Voici pourquoi le regard de Marie-Joseph est inquiet.

Parmi les jeunes filles, la plus belle, qui a nom Marguerite Renou, baisse ses grands yeux bleus sous cet incessant regard.

Il y a, comme bien vous pensez, une affaire d'amour là-dessous.

Marguerite et Marie-Joseph s'aiment.

Ils s'aiment beaucoup, et, s'il ne tenait qu'à eux, les fiançailles et peut-être la noce seraient faites depuis longtemps.

Malheureusement, il ne tient pas à eux.

Marie-Joseph est pauvre; le père Renou a cinquante écus de rentes, en beaux biens qui se touchent et ne font qu'un seul morceau.

Évidemment ce père a le droit d'être ambitieux pour son enfant.

Cinquante écus de rentes forment une dot comme on en voit peu : Marguerite est une héritière.

Monsieur Dorat l'a dit ou a dû le dire : il y a un Dieu pour les amants.

Il se trouve que le père de Marguerite est fanatique amateur de papegaults.

Il a gagné dans le temps plus de prix qu'il n'en faut pour illustrer une vie d'habitant des Fougerays.

Maintenant son bras tremble ; il ne mire plus, mais le souvenir de ses anciens exploits met en son cœur une tendresse instinctive pour quiconque manie le fusil d'une façon quelque peu héroïque.

Si pauvre que soit Marie-Joseph, le vieillard n'est pas éloigné d'abaisser jusqu'à lui ses cinquante écus de rente.

L'amour des deux jeunes gens ne fait

rien à l'affaire, mais, du moins, ne gâte rien.

— Si Marie-Joseph gagne trois papegaults de suite, a dit une fois le bonhomme, je lui donnerai ma Marguerite, aussi vrai...

Marie-Joseph a pris acte du mot, Marguerite aussi.

Depuis lors, le bon gars a gagné deux papegaults de suite.

Celui-ci est le troisième.

Qu'on juge s'il doit avoir l'esprit tranquille.

Les premiers coups de fusils ont retenti.

Tous nos gars, on peut le dire sans

exagération, tirent merveilleusement juste.

Ils n'ont qu'un seul défaut, celui de viser trop longtemps.

Leur passion d'atteindre le but qui, chez un Gascon ou un Italien, se traduirait par une précipitation fébrile, met dans leurs mouvements une lenteur systématique dont l'effet est de nuire souvent à la justesse du coup.

Tel paysan abaisse et relève son fusil jusqu'à dix fois avant de presser la détente.

Or, si robuste que soit un bras, il ne peut avoir l'inerte résistance du fer.

Les nerfs s'irritent; les muscles se

contractent ; la main tremble et la balle va se loger à un demi-pouce de la maillette.

Rien de fait !

Comme on voit, s'il s'agissait d'un homme, le coup serait *bon*.

Aussi, lorsqu'il y avait des réfractaires aux environs des Fougerays, les gendarmes de la Roche-Bernard, de Malestroit, et de Redon, faisaient leur testament avant de s'aventurer sur la lande.

Sous l'Empire et dans les premières

années du gouvernement de juillet, on entendait parfois des coups de feu derrière les hauts ajoncs.

C'était en général un pauvre jeune gars, chassé à courre par une demi-douzaine de gendarmes.

Le gars court encore.

Nous souhaitons fort qu'il en soit de même des gendarmes.

Donc la joûte a commencé.

On s'en aperçoit au visage de ce pau-

vre monsieur Lapierre, dont les traits n'ont point su conserver ce calme sévère qui leur allait si bien.

. .

Ses yeux clignent ; un tic nerveux relève les coins de sa bouche ; et, chaque fois qu'un coup part, vous le croiriez percé d'outre en outre, tant est déplorable la grimace qu'il accomplit à ce moment.

Les gars bondissent en avant et s'élancent vers le but pour voir l'effet de la balle.

Monsieur Lapierre voudrait bien les suivre, mais le *décorum!*

Monsieur Lapierre se doit à lui-même et à sa position sociale de rester en place et d'attendre ; il attend, militairement appuyé sur un fusil ; ses doigts semblent vouloir s'incruster dans l'acier du canon.

Il faut le cri de désappointement du dernier tireur qui voit la maillette intacte, pour calmer la fièvre du domestique aux chiens.

En entendant ce cri, il respire longuement, à pleine poitrine, tend le fusil au nouveau concurrent, et hume une prise de tabac d'un air profondément satisfait.

Mais un autre coup part, et le courage de monsieur Lapierre aussi.

Sa détresse recommence.

Il n'a pas sur soi un seul fil qui ne soit trempé de sueur.

Cette succession rapide d'émotions épuisantes constitue, on le sait, le charme des jeux de hasard : monsieur Lapierre doit considérablement se divertir.

Ses émotions, en effet, vont toujours croissant, à mesure que la joûte avance.

Voici Marie-Joseph qui a cloué deux fois la maillette au blanc, deux fois *en dret* et sans la tordre.

Quand c'est au tour de Marie-Joseph, monsieur Lapierre trépasse.

Son malaise est si visible que l'assistance s'en aperçoit à la fin.

— Ah ! ben dame ! chuchottent les jeunes filles, le domestique aux chiens est plus laid encore le dimanche que les jours de tous les jours !

— Savoir ! répondent les gars, étonnés de cette proposition exorbitante.

— Gaussez-vous pas ! disent les ménagères, en forme de *quos ego;* monsieur Lapierre est ce qu'il est.

Les jeunes filles sourient.

— Faut pas se fâcher, not'mère. Le domestique aux chiens a la venette... Tout le monde sont vilains quand il a peur... Je ne vous mens pas !

Un Morbihannais pur sang ne prononce pas trois mots sans protester deux fois de sa sincérité.

Marguerite, elle, ne dit rien.

Son âme a passé dans ses yeux.

Chaque fois que Marie-Joseph abaisse

le canon de son fusil, la pauvre jeune fille tend le cou et dit un *Ave* à Notre-Dame.

Marguerite a de longs cheveux blonds roulés sous sa coiffe de toile écrue, de grands yeux bleus bien tendres, une taille svelte et des petits pieds dans ses gros souliers.

Puisse Notre-Dame exaucer sa prière!

La question se complique.

Marie-Joseph a manqué plusieurs coups; deux de ses concurrents l'ont rattrapé.

Le père Renou hoche sa tête grise d'un air mécontent; Marguerite ne voit plus rien; ses yeux se voilent de larmes.

Marie-Joseph a la fièvre, et M. Lapierre, qui voit arriver trop tôt un dénouement inévitable, n'a plus assez de son mouchoir pour tamponner son front baigné de sueur.

Coup de théâtre : Marguerite tombe, demi-pâmée, dans les bras de ses compagnes.

Marie-Joseph souffle dans le canon brûlant de son fusil et le caressse d'un air de complaisance.

Le père Renou bat des mains.

Monsieur Lapierre se redresse, essuie une dernière fois son front et reprend la contenance calme et digne qui convient à un fonctionnaire de son importance.

Plus de traces de sa récente angoisse : son regard est désormais tranquille, son visage serein.

C'est que l'accusé le plus brave sent percer une sueur froide sous ses cheveux, tant que dure la délibération des juges.

Que vienne un verdict mortel, le brave se relevera hautain et sans peur.

Le plus cruel entre les supplices, c'est l'incertitude.

Marie-Joseph a cloué la maillette pour la troisième fois, aux frénétiques applaudissements de la foule.

Le prix est gagné; le procès est jugé; monsieur Lapierre pousse un suprême soupir, prend son parti, et redevient le plus aimable de tous les domestiques aux chiens.

C'est lui-même qui, le sourire à la lèvre, décerne le prix; il pousse la grandeur d'âme jusqu'à offrir une chopine au vain-

queur, lequel n'a garde d'accepter, pressé qu'il est de rejoindre Marguerite, qui était pour lui le véritable prix du papegault.

Mais l'offre de monsieur Lapierre n'en est pas moins estimable, et s'il nous était donné de raconter cette anecdote dans Corn-Exchange ou à Maryborough, en présence de trois cent mille membres d'une société de tempérance, nous solliciterions formellement, de nos auditeurs bénévoles et œnophobes, trois salves d'applaudissements pour monsieur Lapierre et trente-trois grognements pour ses ennemis.

Cela ferait plaisir à ce domestique.

Quelquefois, le papegault se termine d'une façon moins pacifique.

En cas de discussion, le bâton de cornier à massue peut être appelé à jouer un rôle fort important.

Mais la querelle ne peut durer.

On casse une ou deux têtes, la moindre chose, et tout est dit.

Un jour, c'était vers la fin de l'an dix-sept cent quatre-vingt-douze, les gars

arrivèrent au papegault des Fougerays, avec leurs fusils en bandoulière, comme c'était la coutume alors que les campagnes bretonnes n'étaient point désarmées.

Le papegault était donné (donné dans le sens littéral), par monsieur de B..., gentilhomme du voisinage.

Au moment où les coups se succédaient, drus et serrés comme un feu de file, le bedeau de la paroisse arriva tout pâle, et dit :

— Mes gars, les bleus sont au bourg,

